

Le Monde

DES LIVRES

VENDREDI 17 JUIN 2005

LITTÉRATURES

Laurent Mauvignier ;
Dominique Barbéris ;
Peter Nádas ;
et une rencontre avec
Dominique Desanti
pages III et VIII

LIVRES DE POCHE

Les œuvres complètes
de Bruce Chatwin ;
Georges Piroué ;
Frédéric Tristan ;
Dominique Noguez
page V

ESSAIS

« Histoires de saints »,
d'Aviad Kleinberg ;
le « Karl Marx »
de Jacques Attali ;
Spinoza ; Habermas
pages VI et VII



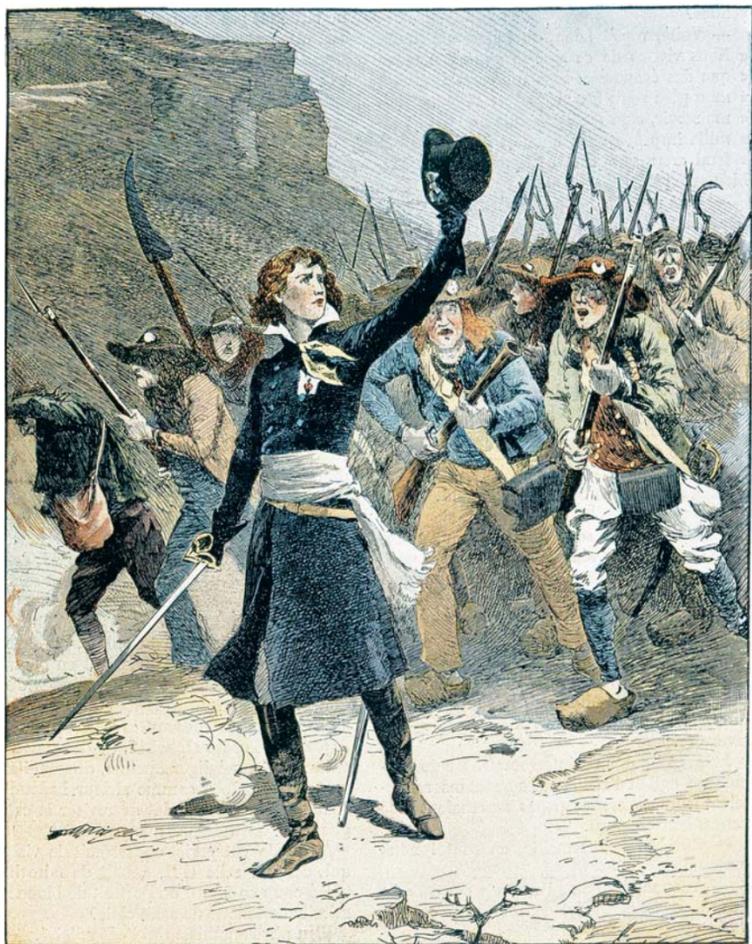
LITTÉRATURE HAÏTIENNE

Lyonel Trouillot brosse un tableau
de la poésie et du roman actuels, affranchis
de l'exotisme et du souci d'« haïtianité ».
Et aussi : Dany Laferrière, Edwige Danticat,
René Depestre, Marie Vieux-Chauvet
page IV

Alexandre Dumas ultime

Au hasard d'un fichier d'archives, Claude Schopp a retrouvé la piste du livre testamentaire de l'auteur des « Trois Mousquetaires ».
Avec ce tout dernier feuilleton, il voulait « épuiser l'histoire de France de Saint Louis jusqu'à nous »

■ Xavier Houssin



Le chevalier de Sainte-Hermine, héros du dernier roman inachevé d'Alexandre Dumas, connaît de multiples aventures. Il rejoindra, un temps, les Chouans (ici, La Rochejacquelein à la tête de ses paysans).

Charles. Celui-ci, chef des Compagnons de Jésus, est guillotiné. Fidélité sanglante. Hector sert à son tour les Bourbons et rejoint Cadoudal, sacrifiant ainsi à la cause royaliste son amour pour la belle Claire de Sourdis. Lorsque Cadoudal conclut une trêve avec Bonaparte et part pour l'Angleterre, le conspirateur délire de leurs engagements tous ceux qui ont accepté de le suivre.

Sainte-Hermine peut enfin faire sa demande en mariage. Mais le jour même de la signature du contrat, il reçoit un billet qui lui ordonne de rejoindre les Compagnons. Cadoudal est de retour. Les hostilités reprennent. Fait prisonnier lors d'une embuscade, le jeune homme doit être passé par les armes. Fouché va lui sauver la vie. Hector restera en prison trois ans, Bonaparte acceptant de son ministre de la police qu'on le libère à condition qu'il s'engage dans les armées comme simple soldat. En clair : qu'il aille se faire tuer ailleurs. Et nous voilà partis dans une aventure éblouissante.

Sous le pseudonyme de René, le dernier des Sainte-Hermine s'embarque avec Surcouf. Mers lointaines et abordages. On se bat sous les tropiques. Au hasard de la prise d'un vaisseau anglais, il retrouve deux de ses cousines auxquelles il sauve l'honneur et peut-être la vie. Dumas l'emmène en Birmanie chasser la panthère et le tigre. Hector-René sera de la bataille de Trafalgar. C'est lui qui atteindra Nelson d'une balle meurtrière. Entre-temps, l'Empire a été proclamé. Alexandre Dumas nous entraîne de leçons d'histoire en retours en arrière, puis nous relâche dans le récit comme au flot d'un torrent.

Sous le nom du comte Léo, voici notre aventurier en Italie. A Rome, puis à Naples. Et le roman s'arrête faute de mots écrits.

Claude Schopp comble ici les lacunes. Les toutes dernières pages. Nous n'aurons pas la fin. Dumas voulait emmener Hector jusque dans l'île d'Elbe. Et nous dire aussi que, malgré les années, l'amour peut quand même nous sauver du malheur. A nous d'imaginer. Grands événements. Grands hommes. Avec *Le Chevalier de Sainte-Hermine*, Dumas aborde pour la première fois Napoléon.

Figure ambiguë qu'il rêve pour avoir propagé la liberté en Europe, mais qu'il rejette aussi parce qu'il a refusé une pension à son père, le condamnant à la misère et à la mort. Présence paternelle. Le général Dumas, colosse fragile parce que trop honnête, trop droit, se retrouve d'ailleurs beaucoup dans ce jeune homme « aux mains de femme » qui tient sur un seul bras deux boulets de canon. Napoléon, en revanche, est absent ou vaincu. On n'évoque même pas le Soleil d'Austerlitz... L'empereur est montré hésitant. Reste un peu effaré.

Est-ce ce souvenir de petit garçon assistant au retour de Waterloo à Villers-Cotterêts ? Alexandre laisse en filigrane des impressions

d'enfance. Des images fugitives. La forêt, les grands arbres. Un bestiaire exotique puisé dans ses lectures.

Avec Sainte-Hermine, il boucle la boucle. Oubliée l'armada des collaborateurs. Les finances sont à sec. Comme pour ses premiers livres, il écrit seul, mais cette fois, doucement, il s'épuise. « C'est vrai, ma main tremble », avoue-t-il à son fils. Et à l'abbé Morel, qui lui dit attendre avec impatience chaque livraison du feuilleton, il laisse échapper : « Vous êtes le seul, l'abbé, qui m'en ayez parlé ainsi ; nul ne m'en parle. Je vois bien que je suis fini. » Ce désabusement atteint son personnage. Parfois. A peine. Il faut bien s'épancher. « Dieu ne nous répond pas, fait-il dire à Hector de Sainte-Hermine, il est trop loin de nous. » Et Dumas vieillissant de s'en remettre comme à la Providence. La même qui, de l'oubli d'un fichier d'archives, a laissé ressurgir ce roman historique, qui nous fait aujourd'hui l'effet d'un testament.

LE CHEVALIER DE SAINTE-HERMINE
d'Alexandre Dumas.
Texte établi, préfacé et annoté
par Claude Schopp,
Phébus, 1 076 p., 26 €.

APARTÉ

Du sang sur les pages

LA LITTÉRATURE entretient avec le crime une relation privilégiée. Ou peut-être est-ce le contraire : si la littérature est ce qui fait advenir le négatif par le langage, le crime se commettrait faute, pour le criminel, de pouvoir dire et être entendu. En tout cas, c'est une erreur de croire que la littérature s'identifie au bien, ou qu'elle récupère le mal en vue du bien. Erreur dont témoigne Nancy Huston quand elle s'offusque, dans *Les Professeurs de désespoir*, du nihilisme d'un Cioran ou d'un Kundera, sans convaincre de ce que pourrait être une littérature saine et optimiste.

Alexandre Lacroix, après s'être intéressé à la relation de la littérature avec l'alcoolisme, se penche sur le couple florissant du criminel et de l'écrivain (1). Il faut imaginer ce bon jeune homme comme un criminel ou, mieux, comme un « écrivain » qui ne passe pas à l'acte, qui sublime. Il va chercher dans la littérature toutes les bonnes raisons de tuer, mais de tuer par l'écrit plutôt que par le pistolet, l'arme blanche ou la strangulation.

Michel Contat

(1) *La Grâce du criminel*. PUF, « Perspectives critiques », 192 p., 21 €.

Il a beau être le spécialiste incontesté de l'écrivain, Claude Schopp n'est pas tombé dans Alexandre Dumas quand il était petit. Pas de *Trois Mousquetaires* sous les draps à la lueur d'une lampe de poche. Il n'a pas lu, comme son ami l'éditeur Guy Schoeller, *Le Comte de Monte-Cristo* caché derrière son pupitre pendant les cours de latin. « Chez moi il n'y avait pas de livres », dit-il simplement.

Il découvre Dumas à l'université (« Je voulais parler d'un romantique sans glose... »), rédige une thèse sur son exil à Bruxelles en 1851 et poursuit avec assiduité lectures, recherches et publications. Trente-cinq années de fréquentation un tantinet obsessionnelle lui ont permis de dresser une cartographie de l'œuvre et surtout de se rapprocher de son auteur. « Je n'ai pas d'ami plus constant », confie-t-il. A un tel niveau de complicité, comment croire au seul hasard ?

Aux Archives de la Seine, où il veut mettre la main sur un acte de naissance, Claude Schopp tombe sur une fiche : « Alexandre Dumas (père). Les dettes de Joséphine. Lettre autographe signée. 2 pages. » Dumas s'y explique au sujet du premier épisode d'un feuilleton qui aurait choqué un lecteur bonapartiste. La quête commence. Le texte a été publié dans *Le Moniteur*

universel. A la Bibliothèque nationale, Claude Schopp va retrouver cent dix-huit chapitres parus entre le 1^{er} janvier et le 30 octobre 1869. Ajoutez à cela quelques feuillets manuscrits exhumés d'une bibliothèque de Prague... Le livre reste inachevé. « C'était l'ultime roman d'Alexandre Dumas, celui que la maladie et la mort avaient interrompu... »

Quinze ans se sont écoulés entre ces découvertes et la publication

Nous voilà partis
dans une aventure
éblouissante.
Le dernier
des Sainte-Hermine
s'embarque avec
Surcouf

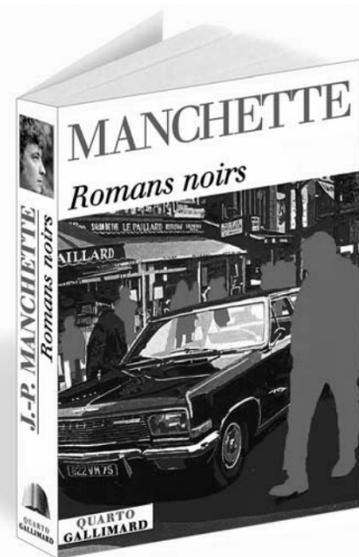
du *Chevalier de Sainte-Hermine*. L'ouvrage est le dernier volet de la trilogie commencée avec *Les Blancs et les Bleus* et *Les Compagnons de Jésus*. Dumas avait l'ambition de broser une vaste fresque où se seraient succédé féodalité, seigneurie, aristocratie et époque moderne. « Si Dieu me donne

encore cinq ans à vivre, j'aurai épuisé l'histoire de France de Saint Louis jusqu'à nous. » Ses romans aujourd'hui peuvent se lire dans cette perspective. Et ce dernier texte, tout incomplet soit-il, se révèle, d'une certaine manière, exemplaire.

Le héros, Hector de Sainte-Hermine, rassemble en effet, à lui seul, toutes les qualités des grands personnages de Dumas. La force et le cœur. L'intelligence et le courage. L'honneur et la loyauté. Sainte-Hermine est une somme. Une synthèse presque parfaite. C'est Aramis qui serait puissant comme Porthos. D'Artagnan possédant la sagesse d'Athos. C'est Edmond Dantès aussi, quand il doute et renonce à sa vengeance à la mort du fils de Villefort... Le jeune aristocrate devient, au fil des pages, une sorte de surhomme sensible. Pas étonnant que l'écrivain nous l'embarque dans une épopée flamboyante aux péripéties hors du commun.

L'intrigue a, comme à chaque fois, des ramifications lointaines. Des complexités séduisantes. Hector est le dernier d'une maison noble décimée par la Révolution. Le père est mort sur l'échafaud en faisant jurer à son fils aimé de servir jusqu'au bout la cause du roi. Léon sera fusillé. Mais il a déjà transmis le flambeau à son cadet,

Manchette



Romans noirs

Tous les romans noirs de Manchette introduits par des extraits de son Journal inédit et Griffus (BD avec Jacques Tardi)

QUARTO
Gallimard

L'ÉDITION FRANÇAISE

■ **UNE PÉTITION EN FAVEUR DU « HEIDEGGER » D'EMMANUEL FAYE.** La publication de l'ouvrage d'Emmanuel Faye *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie* (Albin Michel) (« Le Monde des Livres » du 25 mars) a suscité un vif débat dans la presse et parmi les philosophes. En défense d'Emmanuel Faye, un certain nombre d'intellectuels ont signé une pétition s'élevant contre le « *discrédit* » que, selon eux, les « *heideggeriens radicaux* » jettent sur son ouvrage « *par tous les moyens, y compris des attaques diffamatoires contre l'auteur diffusées sur Internet* ». Pour les signataires, « *ce livre revient sur l'engagement partisan du penseur dans la politique hitlérienne et met en lumière de manière précise, documentée et argumentée, le lien profond entre l'œuvre de Heidegger et la doctrine nazie, notamment dans les séminaires inédits de 1933-1935.* » « *Nous pensons, ajoutent-ils, que la recherche critique portant sur l'œuvre de Heidegger dans son rapport au nazisme doit se poursuivre et s'approfondir ; souhaitons que la plus large diffusion internationale soit donnée aux nouveaux éléments de la recherche scientifique apportés par ce livre et au débat de fond qui doit s'ensuivre.* »

Parmi les signataires, notons la présence d'Henri Atlan, Jean Bolla, Jacques Bouveresse, Jacques Brunschwig, Francis Cohen, Georges-Arthur Goldschmidt, Raphael Gross, Pierre Guenancia, Claude Imbert, André Jacob, Francis Kaplan, Serge Klarsfeld, Jean-Pierre Lefebvre, Jacques Leibowitch, Jean-Claude Margolin, Arno Münster, Frédéric Nef, Pascal Ory, Alain Rey, Jean-Louis Vieillard-Baron, Jean-Pierre Vernant, Paul Veyne, Pierre Vidal-Naquet, Richard Wolin.

■ **ÉRIC GROSS REJOINDRAIT MATIGNON.** Le directeur du livre et de la lecture, président du Centre national du livre (CNL), Eric Gross, devrait quitter ses fonctions pour rejoindre dans les prochains jours le cabinet du premier ministre, Dominique de Villepin, comme conseiller pour la culture et la communication. M. Gross était à la tête du CNL depuis le 30 avril 2003.

■ **SALVE DE « BIS » POUR LES QUINZE ANS DE VIVIANE HAMY.** Pour célébrer leur quinzième anniversaire, les éditions Viviane Hamy ressortent un florilège de leur catalogue dans leur collection de poche « Bis ». Pas moins de huit titres ont paru, dont *Lumière du soir*, de Brigitte Le Treut, *Lieutenant Sturm*, d'Ernst Jünger, *Eveils*, de Gaïto Gzdanov, ou encore *La Porte*, de Magda Szabo, prix Femina 2003. A cette occasion, la collection, créée en 2001, a été entièrement refondue et a bénéficié d'une nouvelle maquette. A partir de 2006, « Bis » doit accueillir quatre titres par an.

■ **PRIX.** La **Bourse Goncourt de la nouvelle** a été décernée à Georges-Olivier Châteaureynaud pour *Singe savant tabassé par deux clowns* (Grasset). Le **prix Marcel-Pagnol** a été remis à Pierre Pelot pour *Méchamment dimanche* (éd. Héloïse d'Ormesson). Le **prix du Sénat du livre-Histoire** est revenu à Olivier Pétré-Grenouilleau pour *Les Traités négrières* (Gallimard). Le **prix Maurice-Edgar-Coindreau** a été attribué à Antoine Cazé pour sa traduction de *La Taille des pensées* et d'*Une boîte d'allumettes*, de Nicholson Baker (Christian Bourgois). David Camus est le lauréat du **prix Relay du roman d'évasion** pour *Les Chevaliers du royaume* (Robert Laffont).

À L'ÉTRANGER

■ **CUBA.** José Saramago, Prix Nobel de littérature 1998, est arrivé mardi 14 juin à Cuba après deux années de froid. Il doit y rester jusqu'à dimanche ; une conférence est prévue à l'université de La Havane. Agé de 82 ans, l'écrivain portugais était très proche politiquement de Cuba jusqu'en 2003 ; il avait alors pris ses distances avec le régime castriste après, notamment, la condamnation de 75 dissidents. Selon la télévision cubaine, l'écrivain a accepté une invitation du ministre cubain de la culture, Abel Prieto, pour présenter *L'Evangile selon Jésus-Christ*, publié au début des années 1990 (traduction française au Seuil). M. Saramago, connu pour ses opinions communistes, a déclaré à la télévision que cette œuvre traite Jésus « *avec beaucoup de respect* », mais également « *comme un homme* ». - (AFP.)

LE NET LITTÉRAIRE AVEC **Le Monde.fr**

Chaque semaine, « **lemonde.fr** » propose aux lecteurs du « **Monde des livres** » la visite d'un site Internet consacré à la littérature.

Bouche-à-oreille virtuel

<http://www.critiqueslibres.com/>
<http://www.guidelecture.com/>
<http://www.livres-online.com/>

LE PHÉNOMÈNE tend à s'accroître, sorte d'émanation virtuelle du bouche-à-oreille, sauf que la communauté, ici, n'est plus celle des amis ou des connaissances, mais cette nuée d'inconnus qui gravitent sur la Toile. Cela se trouve à peu près dans tous les domaines, du voyage aux conseils boursiers ; les internautes se parlent entre eux. Et ils se racontent aussi les livres qu'ils aiment. Les géants du commerce électronique comme Amazon n'hésitent pas à susciter cet engouement scriptural, vous invitant à chaque recherche à critiquer un livre ou à approuver la critique d'un autre. Et

nombreux sont ceux parmi nos connaissances qui nous ont avoué, quelque peu peinés ou confus, que la recommandation du site marchand proposée sous le sublime « Les internautes ayant acheté x ont également acheté y », tapait souvent dans le mille. Vous l'aurez compris, nous parlons ici de la critique des lecteurs. Elle occupait, il n'y a guère longtemps, ce même emplacement à travers les textes des participants au forum du Monde.fr. Et sur le Web, c'est une véritable profusion. La confiance dans l'avis du lecteur lambda « *repose tout à la fois sur une critique sous-jacente des médias et sur l'idée des Foules intelligentes* » pour reprendre le titre du livre d'Howard Rheingold. Sur le Web francophone, le site critiqueslibres.com, dont c'est la raison d'être, incite les internautes, du plus jeune au plus âgé, à parler des livres qu'ils ont lu. Autant que la qualité, c'est le nombre qui compte. Il faut donc commencer sa visite sous les auspices des « coups de cœur » et des critiques les plus visitées. Chez guidelecture.com, ce choix est d'autant plus assumé qu'on vous propose de naviguer en passant par les livres les plus critiqués ou les livres bénéficiant du plus de critiques. Une question demeure : à quand la critique de la critique ?

Boris Razon
Lemonde.fr

Du lecteur au juré littéraire

Ils sont des milliers chaque année à postuler pour faire partie des jurys « populaires » comme le Livre Inter. Avec les prix d'automne, ces distinctions s'imposent dans le paysage éditorial

CHACQUE ANNÉE, des milliers de lettres de lecteurs désireux de devenir juré de prix littéraires affluent vers RTL, Lire, France Télévisions ou France Inter. Peu de ces candidats seront élus, beaucoup tenteront à nouveau leur chance. On veut devenir juré par défi, par passion, ou pour rencontrer les auteurs. Responsable des prix littéraires de France Télévisions, Katia Martin note « *la diversité des candidats. Ils viennent d'horizons professionnels ou géographiques différents* ». Pour Eva Bettan, chef du service culture de la rédaction de France Inter, qui organise le Livre Inter, ce sont « *des fous de lecture* ». Ces passionnés composent les jurés des prix littéraires de lecteurs, qui ont acquis un poids certain dans le paysage de l'édition française.

Ainsi le Grand Prix des lectrices de *Elle*, qui a été attribué le 30 mai au roman de Philippe Grimbert *Un secret* (Grasset), au document d'Azar Nafisi *Lire Lolita à Téhéran* (Plon), et au policier de Dominique Sylvain *Passage du désir* (Viviane Hamy). Le 6 juin, le prix du Livre Inter est revenu à Joël Egloff pour *L'Etourdissement* (Buchen-Chastel), celui des lecteurs du *Télégramme* à Delphine Coulin pour *Les Traces*

(Grasset). Le prix RTL-Lire a été remis à Gérard Mordillat pour *Les Vivants et les Morts* (Calmann-Lévy) en mars, comme le prix essais France Télévisions (*La Traversée des frontières*, de Jean-Pierre Vernant, au Seuil). Celui du roman France Télévisions a été décerné à *Korsakov*, d'Eric Fottorino (Gallimard). Le Grand Prix des lectrices du mensuel *Côté Femme* a été attribué, en avril, à *J'ai nom sans bruit*, d'Isabelle Jarry (Stock). Le Goncourt des lycéens créé par la Fnac avait lui aussi récompensé, en novembre 2004, *Un secret*, de Philippe Grimbert. Cette liste n'est pas exhaustive.

UN LIEN AVEC LE PUBLIC

Ces prix de lecteurs sont nombreux à être organisés par des médias. Lancé en 1975 par Jean-Paul Mignon, le Livre Inter voulait créer un lien avec les auditeurs. « *Il s'agissait de primer un livre pour l'été, et la formule s'est imposée plus largement* », raconte Eva Bettan. Pour Hubert Coudurier, directeur de l'information du *Télégramme*, qui avec son frère Edouard, PDG du quotidien breton, a fondé le prix du *Télégramme*, un tel jury « *permet de rapprocher les lecteurs et le journal. Pendant des mois, nous organisons des*

réunions avec des lecteurs et des auteurs qui s'impliquent ».

Les prix de lecteurs sont-ils plus démocratiques, différents, ou complémentaires des prix décernés par des jurys de professionnels, comme les prestigieux Goncourt, Renaudot ou Femina ? Ils ont « *le mérite d'être décernés au premier semestre, note Jean-Etienne Cohen-Seat, PDG de Calmann-Lévy. Cela équilibre l'animation autour des livres* ». Selon lui, « *il y a plus de fraîcheur, les jurés ne sont pas de notre milieu... Mais je ne suis pas de ceux qui critiquent les prix d'automne* ». Selon Manuel Carcassonne, directeur littéraire de Grasset, « *un prix de lecteur, ce n'est pas le suffrage universel, mais c'est la possibilité offerte à des lecteurs de donner un avis passionné et impliqué* ». Bertrand Picard, directeur du livre à la Fnac, estime que « *pour [ses] clients, la prescription de proximité a plus de valeur qu'une prescription du milieu éditorial. Il en va de même pour les prix de lecteurs* ».

Des prix « de lecteurs » ? Pas tout à fait. Avant de passer sur le gril d'un jury populaire, les livres sont sélectionnés par des comités de professionnels, journalistes, écrivains ou libraires. Le comité du prix du roman Fnac, lui, est panaché :

300 lecteurs, 300 libraires. Les organisateurs assument cette sélection ; élire un titre dans le flot des livres publiés chaque année serait trop lourd à organiser. Pour le prix RTL-Lire, les rédactions de RTL et Lire désignent cinq romans : « *Le premier critère est l'accessibilité au grand public* », explique Bernard Lehut, chef adjoint du service culturel, chargé de l'organisation du prix.

« *Ce qui nous importe, c'est de faire connaître les auteurs*, indique Jacqueline Gérard, responsable du Grand Prix des lectrices de *Elle*. *Nous favorisons les premiers romans, les jeunes auteurs. Nous essayons de panacher les auteurs français et étrangers.* » Si le prix a, cette année, été décerné à Philippe Grimbert déjà auréolé du Goncourt des lycéens, c'est parce qu'il a été lu sur épreuves. Et si *Elle* appartient, comme Grasset, à Hachette Filipacchi Medias, il n'y a pas de logique de groupe : « *Nous regardons énormément du côté des petits éditeurs* », ajoute Jacqueline Gérard.

Pour 2006, les jurés du Grand Prix des lectrices de *Elle* sont déjà à pied d'œuvre. A France Inter, l'appel à candidatures doit être lancé en janvier 2006.

Bénédicte Mathieu

Six jurys

- **LE GRAND PRIX DES LECTRICES DE « ELLE ».** Fondé en 1970, il récompense un roman, un essai et, depuis 2002, un roman policier. La rédaction sélectionne 56 livres. 8 jurys de 15 lectrices votent, tour à tour, pour les trois livres du mois. Les lauréats sont désignés en mai. Le prix n'est pas doté. Les livres sélectionnés disposent d'une exposition dans les magasins Virgin.
- **LE LIVRE INTER.** Créé en 1975 par France Inter. Un comité de 35 critiques littéraires sélectionne dix romans parus entre septembre et mars. Fin mai, un jury de 12 femmes et 12 hommes délibère sous la présidence d'un écrivain (Olivier Rolin en 2005). Le prix n'est pas doté. Le livre lauréat est promu sur France Inter.
- **LE GONCOURT DES LYCÉENS.** Organisé depuis dix-sept ans par la Fnac avec le ministère de l'éducation nationale, il récompense un ouvrage issu de la sélection de l'Académie Goncourt. Après deux mois de lectures, de débats et de rencontres, 13 délégués des lycéens désignent le lauréat au restaurant La Chope, à Rennes, la première semaine de novembre.
- **LE GRAND PRIX RTL-LIRE.** Fondé en 1993, il est présidé par Philippe Labro (ancien vice-président de

RTL) et François Busnel (directeur de la rédaction de *Lire*). Les rédactions de RTL et de *Lire* désignent, en janvier, cinq romans soumis à vingt libraires dans vingt villes de France qui ont composé des jurys régionaux : 100 lecteurs. Le prix, annoncé au Salon du livre de Paris en mars, n'est pas doté. Le lauréat bénéficie d'une couverture rédactionnelle et d'une campagne de publicité sur RTL.
- **LE PRIX FRANCE-TÉLÉVISIONS.** Depuis 1995, ce prix est décerné en mars pour les essais et en novembre pour les romans. Un jury composé de responsables ou d'animateurs d'émissions littéraires du groupe public sélectionne 6 romans et 6 essais. Les lauréats sont désignés par deux jurys de 26 téléspectateurs. Non doté le prix a une couverture médiatique sur les chaînes du groupe.
- **LE PRIX DES LECTEURS DU « TÉLÉGRAMME ».** Un comité présidé par le journaliste Hervé Hamon choisit 10 ouvrages proposés au vote du public de ce quotidien de Morlaix (800 lecteurs inscrits en 2004). De février à mai, des rencontres avec les auteurs sont organisées dans des librairies et des bibliothèques de Bretagne. Doté de 10 000 euros, le prix (le troisième) a été décerné le 10 juin.

Egloff sur un nuage

Portrait

Ce grand gaillard a la joie presque timide. Joël Egloff est « *sur un petit nuage* ». Son quatrième roman, *L'Etourdissement* (éd. Buchet-Chastel) déjà auréolé du Prix du roman des libraires E.-Leclerc en avril, a été couronné, lundi 6 juin, par le prix du Livre Inter.

Ce prix est l'une des distinctions les plus prestigieuses décernées par des lecteurs. « *Même si on est sur la liste du Livre Inter, on essaie de relativiser mais on se laisse un peu aller à rêver* », explique le lauréat. Pour lui, le rêve s'est donc réalisé au terme d'une délibération de quatre heures et demie des 24 jurés du Livre Inter, dimanche 5 juin. Le jury s'est trouvé favorable à cette histoire d'un homme qui travaille dans un abattoir, cette peinture d'un monde triste et lunaire, parfois cocasse (« *Le Monde des livres* » du 6 mai).

Depuis qu'Olivier Rolin, président du jury, a annoncé le résultat dans le « 13-14 » de France-Inter, l'antenne a accueilli l'auteur et son livre. La vie de Joël Egloff a été peu changée, mais sont arrivés de nombreux coups de téléphone, des invitations de libraires et des entretiens avec des journalistes... Mais ce que le romancier retient surtout, c'est la

rencontre et les discussions avec les membres du jury – douze hommes et douze femmes venus d'horizons professionnels différents, et de la France entière – dès le dimanche soir, au terme des délibérations : « *Humainement, il se passe quelque chose de fort avec les membres du jury. Ce sont des lecteurs impressionnants, de fortes personnalités, raconte le lauréat. Ce ne sont pas des gens qui arrivent avec une idée et qui la défendent bille en tête. Il y a une vraie discussion. Ils sont prêts à remettre des choses en cause.* »

Pour lui, un prix de lecteur représente « *un raccourci au sens positif du terme, un contact, une prise directe avec les lecteurs* ». Joël Egloff voit une différence avec des prix décernés par des professionnels. Sans doute moins de pression : « *Les libraires, comme les lecteurs, votent avec leur cœur.* »

Le lauréat n'ignore pas que les achats de son livre devraient s'accroître. L'histoire du prix est rythmée d'annonces de ventes qui peuvent dépasser les 100 000 exemplaires après le choix du jury. Joël Egloff, qui publie des livres depuis 1999 et ne vit que de son écriture, sourit : « *Cela va être plus facile, souffle-t-il. On vient de m'offrir de la liberté pour écrire.* »

B. M.

AGENDA

NICE : 10^e Festival du Livre

Les 24, 25 et 26 juin, cette dixième édition, qui se tiendra sur la promenade des Anglais, célébrera « Les écrivains français et la Riviera ». Seront notamment évoqués Maupassant, Apollinaire, Colette, Cocteau, Boudard, et Nucera ; toutes les manifestations seront axées autour du nombre 10 qui renvoie aux dix ans du festival. Quelque 250 écrivains y sont attendus. (renseignements : www.nice-livre.com).

■ **LE 16 JUIN. SINGER. A Paris,** à l'occasion de l'ouverture du 1^{er} Festival des cultures juives, rencontre autour d'Isaac Bashevis Singer, où doivent intervenir Marie-Pierre Bay, Manuel Carcassonne, Rachel Ertel, Shlomo Malka et notre collaboratrice Florence Noiville (à 19 heures, à la Sorbonne, 17, rue de la Sorbonne, 5^e, salle Liard).

■ **DU 16 AU 18 JUIN. CANETTI. A Paris,** à la BNF, colloque bilingue autour d'Elias Canetti (à 18 heures, site François-Mitterrand ; rens. : 01-53-79-59-59).

■ **DU 16 AU 19 JUIN. LIVRE. A Cluny (Saône-et-Loire),** les rencontres « A Livre ouvert » auront pour thème l'eau et les contes d'Andersen, avec Annie Saumont, Charles Juliet, Pierre Magnan, Denis Grozdanovitch et Matthieu Baumier.

■ **LE 17 JUIN. M'UZAN. A Lyon,** l'association La Fabrique des idées propose une soirée-rencontre avec le psychanalyste Michel de M'Uzan, membre de la Société psychanalytique de Paris (à 19 h 30, à la bibliothèque du 1^{er} arrondissement, 7, rue Saint-Polycarpe ; rens. : 04-78-62-18-00).

■ **LE 17 JUIN. CLARKE. A Montpellier,** café-débat avec Stephen Clarke autour de *God save la France* et de sa version anglaise, *A Year in the Merde*, dans le cadre des rencontres de la librairie Sauramps (à 18 h 30, au Grand Café de l'Esplanade, 21, bd Sarraill ; entrée libre).

■ **LE 18 JUIN. ATLAS. A Paris,** « Enfances » est le thème de la Journée de printemps de l'Association des traducteurs littéraires Atlas, avec la traduction d'*Alice au pays des merveilles*, abordée par Guy Leclercq,

et une conférence de Geneviève Brisac (à 9 h 30, à la maison Heinrich-Heine, 27, bd Jourdan, 14^e).

■ **LES 18 ET 19 JUIN. POÉSIE. A Nantes,** au lieu unique se tient le 2^e Grand Slam national de poésie, qui, cette année, reçoit Marc Smith, le créateur de cette forme de compétition poétique (rens. : 02-40-12-14-34).

■ **DU 22 AU 26 JUIN. PROUST. A Paris,** les éditions Thélème et l'association l'Echo des livres proposent cinq soirées autour du texte de Proust *A la recherche du temps perdu*, lu par Bernadette Laffont, Denis Lavant et Michael Lonsdale (à 19 heures du mercredi au samedi, et 18 heures le dimanche, au Théâtre de l'Atelier, 1, place Charles-Dullin, 18^e ; entrée 19 €, réservation obligatoire : 01-46-06-49-24).

■ **LE 23 JUIN. WALDROP. A Paris,** le Musée Zadkine accueille les poètes américains Rosemarie et Keith Waldrop qui donneront une lecture d'extraits de l'œuvre de Claude Royet-Journoud et de leurs propres poèmes, en présence de Françoise de Laroque, leur traductrice, de Paul Auster et de Ted Pearson (à

19 heures, 100 bis, rue d'Assas, 6^e ; entrée libre, rens. : 01-55-42-77-20 ou paris.fr/musees/Zadkine).

■ **DU 24 AU 30 JUIN. BOUVIER. A Londres,** à l'Institut français, le Festival Mosaïque sera consacré à la littérature de voyage ; le 24, particulièrement avec la journée-hommage à Nicolas Bouvier, à travers la diffusion de deux documentaires, *Le Hibou et la Baleine* et *22 Hospital Street*, et d'une table ronde avec Sara Wheeler, Barnaby Rogerson, Tarquin Hall, Philip Mansel et Christine Jordis (rens. : 00-44-207-073-1307).

ECRIVAINS

débutants ou confirmés

Les Editions Amalthée
recherchent
des manuscrits inédits

Envoyez-nous vos écrits :
 2, rue Crucy
 44005 Nantes Cedex 1
 Tél. 02 40 75 60 78

CS Les Éditions
 Connaissances et Savoirs

publie des essais et des thèses de sciences humaines et sociales

Envoyez vos travaux aux Éditions Connaissances et Savoirs

149, rue Saint-Honoré
 75001 PARIS

01 47 03 63 17 - fax 01 39 75 60 11
 contact@connaissances-savoirs.com
www.connaissances-savoirs.com

Mauvignier, à la fin du jour

L'auteur d'« Apprendre à finir » met en scène le dialogue d'un homme et d'une femme qui dissertent douloureusement sur l'art difficile d'aimer

LE LIEN
de Laurent Mauvignier.
Ed. de Minuit, 58 p., 6 €

Pour son cinquième livre, Laurent Mauvignier a effacé de la couverture le mot « roman ». Bien qu'il s'agisse d'un dialogue que l'on pourrait fort bien imaginer interprété sur une scène, le mot « théâtre » ne vient pas le remplacer. Indiscutablement, dans son extrême brièveté, dans son intensité nue, *Le Lien* est bien dans la continuité non seulement de la manière, mais du propos de l'écrivain. Il est comme la quintessence de son art romanesque.

Avec *Loin d'eux*, en 1999, Laurent Mauvignier (qui est né en 1967) avait commencé à sonder, par les voies du monologue intérieur, les effets mortels de la parole manquante, empêchée ou impossible. L'année suivante, dans *Apprendre à finir*, qui obtenait le prix du livre Inter et un grand succès public, l'auteur mettait à nu le lent processus de désagrégation d'un couple. C'était la femme seule qui parlait, non pour énumérer des griefs et comptabiliser les motifs de la séparation, mais pour manifester l'envahissement d'une détresse solitaire, là aussi attachée à une parole impossible. Dans *Ceux d'à côté*, en 2002 et

dans *Seuls*, en 2004, Mauvignier entrelaçait les voix de ses protagonistes, ces hommes et ces femmes qui « n'ont que la douleur d'être humiliés pour se rappeler qu'ils sont vivants », qui ne tiennent discours que pour dire la même impossibilité, de parler et de (se) comprendre. Même si l'écrivain place ses personnages dans des contextes sociaux défavorisés, nous sommes évidemment loin de la simple volonté de décrire un état de fait qui serait propre à certains milieux (1).

Nous sommes à la fin du jour. Une lumière crépusculaire enveloppe le dialogue de l'homme et de la femme du *Lien*. Ils ne sont pas nommés ; c'est seulement « Lui » et « Elle ». Le contexte, le passé, les circonstances et les événements qui sont à l'origine de ce dialogue sont tus ; ils ne peuvent qu'être déduits des paroles échangées au présent. Le climat est apaisé. Une immense tendresse, un profond accord attachent l'homme à la femme. Ici, pas de cris, pas d'incompréhension semblable-t-il. Mais, en même temps, tout est en train de se terminer, la nuit progresse. La fin est imminente. Ce présent et cette douce présence de l'un à l'égard de l'autre ont été précédés de trente années de séparation. Années faites de ses départs à lui et, de son côté à elle, d'une attente

amoureuse et infiniment patiente. Avec une calme et poignante lucidité, elle dit : « *Le moment venu, il faudra que tout ait la même fatigue que moi. Que tout soit prêt à craquer, à céder... Mon corps sera moins en colère si autour de lui les choses aussi font mine de...* » C'est de sa mort qu'elle parle et de la maison des bords de la Garonne qu'elle ne quittera qu'à cette échéance.

« TRENTÉ ANS DE MENSONGES »

Elle dit encore : « *Je savais que tu reviendrais, et que pour ça il faudrait que ce soit la fin... Et maintenant elle est là.* » Ce n'est pas une plainte, encore moins un reproche. Nous sommes au-delà de toute vaine querelle. C'est le moment du renoncement, de l'acceptation de ce qui est, de ce qui vient.

Cet échange est donc un sursis. Le temps est compté. Lui a beaucoup navigué, toujours au bord du naufrage. Il a bu, aimé d'autres femmes, désespéré, se tenant éloigné de cette maison et de l'amoureuse protection qu'elle représentait. Il a aussi pris, comme photographe, la mesure de la misère et de l'horreur sur tous les théâtres du monde. Les photos et les carnets qui en témoignaient, il les a adressés à la femme qui attendait. Elle les a classés, archivés. Et un jour, elle lui a écrit que



« Détail de couple, passant. »

« *bientôt* », elle ne s'occuperait plus de ses envois et qu'alors elle « *ne pourra [it] plus rien* » pour lui. Cette lettre a été le signal de son retour. « *Ce que je sais, c'est que tout à coup trente ans de mensonges se sont effondrés sur moi...* », dit-il.

A partir d'une telle situation romanesque, comment Mauvignier parvient-il à éviter l'ornière et les banalités du mélodrame ? Pourquoi lisons-nous *Le Lien* la gorge serrée, avec la conviction que l'auteur touche absolument juste, qu'à aucun instant il n'égare le lecteur dans le

vaste territoire des faux sentiments ? Pas plus que dans ses précédents ouvrages, Laurent Mauvignier ne fait de psychologie. Il regarde, écoute, laisse grandir en lui les voix de ses personnages, qui prennent ainsi corps et existence. De cette méthode naît un équilibre très rare dans la littérature entre la fragilité de ce qui est montré et vécu et la grande vigueur, la force de l'expression littéraire.

Écoutons-la, elle, à nouveau : « *Le pire de l'amour, son lieu de terreur, c'est le moment de la reconnaî-*

tre et d'avoir le sentiment de ne plus pouvoir lui échapper. Le pire, c'est d'imaginer que nous devons nous y conformer en entier ; c'est sans discussion, sans appel. Soumettre toute notre vie à notre désir et s'aliéner à cet impératif ; la catastrophe que toi, tu as refusée. »

Patrick Kéchichian

(1) Ces quatre romans sont publiés aux éditions de Minuit. *Loin d'eux* et *Apprendre à finir* ont été repris dans la collection de poche « Double », aux mêmes éditions.

Deux générations

Tout un monde à Bordeaux, au XX^e siècle

JOURS DE MARCHÉ
de François Garcia.
Ed. Liana Levi, 352 p., 18 €.

C'est un genre désormais établi dans tout l'Occident : la littérature d'immigration. Chez nous, on a pu lire sur les Ritals et sur les Beurs, leur arrivée et les affres de leur adaptation. Les Espagnols étaient moins bien servis, jusqu'à cet excellent premier roman.

Le patronyme de son auteur – un médecin – laisse présumer qu'il sait de quoi il parle : on s'en convainc d'ailleurs dès les premières pages. Il a vu grand : la fresque, la saga de deux générations, celle de la première guerre mondiale et celle de la seconde. Mais il a aussi vu petit, et c'est un des attraits de son livre : tout se passe à Bordeaux, aux Capucins, autour du marché. Sous le microscope, les boutiques : ce qu'on y trouve, bien entendu (ce n'est que basse besogne), mais aussi ce qu'on y dit, ce qu'on y ressent, ce qui s'y passe vraiment. Quant à l'arrière-boutique... Bref, voilà un écrivain qui sait décrire une quincaillerie.

Le petit monde de François Garcia lutte, se chamaille, s'aime et rigole en vendant, en achetant, en livrant. On s'inquiète aussi : un peu en 1914, mais les étrangers ne sont pas mobilisés, beaucoup plus vers 1938, quand débarquent les réfugiés de la guerre civile avec leur misère véhémente, et terriblement sous l'Occupation, quand on est bien obligé de choisir.

Les personnages fourmillent, peut-être trop, on a parfois du mal à suivre le parcours de l'un, les liens familiaux de l'autre, mais on s'attache au jeune Emilio, pauvre, orphelin, un peu tricheur : un séducteur angoissé de belle facture. Ou à son épouse, trompée mais amoureuse et résolue, que l'auteur décrit tendrement. Le temps passe aux Capucins ; pour le marquer, Garcia resuscite Lapébie, Ray Ventura et bien d'autres vedettes d'alors viennent dater les épisodes. Le style même est d'époque, un parler populaire, précis, toujours bien construit, même si la tournure est « incorrecte » : on n'écrit plus comme cela depuis Breffort ou Simolin, de bien belles références.

Jean Soublin

CE QUI S'ENSUIT
de Dominique Barbéris.
L'Arpenteur-Gallimard,
136 p., 11 €.

Sauvegarder les apparences, faire comme si rien n'avait changé : c'est ce dont rêvent les trois femmes de Dominique Barbéris, héroïnes vouées à retrouver le parfum des heures douces d'antan, happer quelques émotions furtives, refuser d'admettre qu'il est vain de vouloir souffler sur la braise des sensations perdues.

Dans « Scène sur la Loire », un couple dîne dans un restaurant. Un homme et une femme qui s'étaient aimés étudiants et qui se sont mariés chacun de leur côté. L'homme a souhaité ces retrouvailles pour dire à la femme qu'elle aura tout gâché. Silencieuse, la femme est à l'affût d'autres échos : ce qu'éveillent en elle les nuages qui strient le ciel quand le doré vire aux teintes d'aquarelle, ce que l'orage menaçant resuscite de leurs rendez-vous passés, ce que le noir provoque d'angoisse, « *comme si un nerf ou un vaisseau avait*

craqué dans [sa] propre poitrine ». Elle se sent transparente et vieille, submergée par les pleurs quand elle se rend compte qu'elle est l'héroïne, avec son ancien amant, d'une pièce de théâtre jouée par des étrangers aux mains froides et crispées.

« Dans l'Oberland » met en scène une femme dont la mère est mourante et qui vient rendre visite en Suisse à une ancienne amie de l'agonisante. Elle découvre que cette Marie-Jeanne que sa mère avait connue rieuse reste troublée par une histoire d'amour mort-née pour un médecin disparu dans un accident d'avion. La nouvelle se termine dans le brouillard et suggère la dignité des veuves romanesques.

LA FRAGILITÉ DU CRÉPUSCULE

Clin d'œil au *Mrs Dalloway* de Virginia Woolf, « *Ce qui s'enfuit* » suit une émigrée tchèque installée en France tout au long d'une journée ordinaire, l'achat d'un poulet pour le repas du soir, la remontée de la rue Mouffetard, une promenade dans le jardin du Luxembourg. A-t-elle fait le bon choix en

préférant un époux stable au soupissant neurasthénique dont elle a aujourd'hui la nostalgie ?

Acharnées à vouloir dissiper les mystères de l'invisible et lutter contre la fragilité qui les prend à l'heure du crépuscule, ces trois femmes sont assaillies par des vagues d'émotions et de hauts-le-cœur suscitées par l'observation

de la nature, des cortèges de souvenirs remontés de l'intérieur. Peindre le vertige de l'introspection mélancolique en même temps que les résonances de la lumière, de l'ombre, sur une conscience en proie au désir de redonner des couleurs à la vie, c'est en cela qu'excellait Dominique Barbéris.

Jean-Luc Douin

ZOOM



LES DICTÉES DE LA TORTUE,
de Jean-Jacques Langendorf

Cet écrivain suisse a beaucoup publié, notamment sur les guerres. Pourtant, c'est plutôt l'art qui fait l'unité de son recueil, notamment la peinture et la musique. Ce qui est passionnant dans ces nouvelles, c'est que le corpus (impressionnant) des connaissances y est utilisé, humblement, comme un outil pour aller plus loin. Vers la connaissance qui compte, celle de soi-même et du genre humain.

Les thèmes ne sont pas futiles : d'un tableau de Titien, Langendorf tire des conclusions sur l'inéluctable brutalité de l'artiste ; ses livres d'enfance sont l'occasion de creuser le rôle des représentations mentales, des images que nous inventons. Bref, il s'explore, et nous explore, avec élégance et profondeur.

J. Sn.

Ed. Zoé, 199 p., 18 €.

Péter Nádas, observateur aigu d'un monde troublé

PARTI PRIS

LES LECTEURS de l'imposant *Livre des mémoires*, de Péter Nádas (quelque 800 pages dans la version française), qui lui valut une réputation internationale, et d'être comparé à Thomas Mann, à Musil, voire à Joyce (le sens du plaisir en moins), retrouveront dans les nouvelles de *Minotaure* l'acuité de son regard et sa manière singulière de créer un malaise, de révéler l'ambiguïté et la violence des relations sociales. Mais ceux pour qui il reste un inconnu devraient peut-être commencer par ses grands romans ou par le passionnant *La Mort seul à seul*, paru voilà quelques mois à L'Esprit des péninsules. Surtout s'ils sont allergiques à la narration au passé simple, notamment au pluriel, car, dans *Minotaure*, on ne leur épargne pas les « *nous nous mîmes* » et autres « *nous nous tîmes* ».

Mais il est difficile, en français, de suivre la construction de l'œuvre de ce romancier et dramaturge hongrois de 63 ans. Pour ses romans, Nádas a été connu en France, en 1987, par *La Fin d'un roman de famille*, paru en 1983 à Buda-

pest. Ensuite, il a fallu attendre plus de dix ans pour que soit traduit, en 1998, *Le Livre des mémoires*, sorti en Hongrie en 1986 (rédigé de 1973 à 1985 et censuré une première fois avant que sa parution ne soit autorisée). Puis on a pu lire *Amour*, dont l'édition d'origine date de 1979. Et enfin aujourd'hui *Minotaure*, rassemblant des nouvelles écrites de 1963 à 1975 (1).

Toutefois, l'originalité de Nádas est déjà là, avec sa mise au jour de la brutalité humaine, et aussi son insistance sur les individus qui résistent : au totalitarisme, à la pression sociale, à la haine. « *Je cherchais ce qui résistait* », expliquait-il à propos du *Livre des mémoires* (« *Le Monde des livres* » du 4 septembre 1998). « *Au départ de ce livre, il y a cette question : "Quel est l'espace et le moment où*

un individu peut éprouver sa liberté, même sous la dictature ?" La réponse se trouve partiellement dans cette phrase de l'Évangile de Jean placée en épigraphe, qui sonne comme la métonymie du roman : "Mais il parlait du temple de son corps". »

Tout cela est à l'œuvre dans ces neuf nouvelles, qui vont de 2 pages – « *Le chemin* » – à 106 pages – « *La maison de Madame Klara* », presque un petit roman, dans lequel s'affrontent deux femmes, deux classes sociales, deux générations. Mais l'une des figures les plus marquantes de tout le recueil est peut-être celle de Rezső Róth, dans « *L'agneau* », une histoire de détestation et d'antisémitisme. Róth est un homme qui doute « *du langage en tant qu'instrument de communication* ». C'est probablement un des fon-

dements de la haine qu'il suscite : « *Plus étroites sont les limites dans lesquelles s'enferme un individu, plus celui-ci se met à l'abri des regards du monde extérieur et plus il irrite ceux, qui par leur interminable caquetage, recherchent un meilleur contact avec leurs semblables, et qui, en s'efforçant de réduire, voire d'abolir la distance qui les sépare des autres, ne s'aperçoivent même pas qu'ils détruisent par là leur propre caractère.* »

La « distance qui sépare des autres », Nádas en a fait l'expérience radicale à l'âge de 51 ans, quand un infarctus l'a conduit « *entre ténèbres et lumière* », dans un moment où l'on ne sait plus très bien, raconte-t-il, s'il s'agit de la naissance ou de la mort. Ce qu'on nomme en anglais « *Near Death Experience* » et que Nádas, dans *La Mort seul à seul*, place sous le signe d'une phrase de Beckett, « *elles accouchent à cheval sur une tombe* » : « *En me plaçant au niveau de l'abstraction pour regarder en arrière, j'ai appris, avec l'indicible joie de partager ce savoir profond, que Samuel Beckett dit par là vrai. Ma mère*

avait mis le corps au monde, au monde où moi, je mettais maintenant ma mort. »

En regard de ce carnet de bord d'une mort annoncée, puis évitée (paru à l'origine en 2002), Nádas a fait figurer des photographies, à toutes les saisons, de l'immense poirier de son jardin, qui a déjà plus de 120 ans, et qui lui survivra certainement. Des photos faites par lui, après sa décision d'écrire ce récit. Un hommage de plus, dans son œuvre, à la permanence de la vie.

Josyane Savigneau

(1) Tous chez Plon.

MINOTAURE (Minotaure)

de Péter Nádas.
Traduit du hongrois par Georges Kassai et Gilles Bellamy, Plon, 300 p., 22,50 €.

LA MORT SEUL À SEUL

de Péter Nádas.
Traduit par Marc Martin, éd. L'Esprit des péninsules, album, 288 p., 39 €.



En créole et en français, entre le je et le nous

Les antinomies qui paraissent fonder la littérature haïtienne – « local » ou « identitaire » contre « universel », créole contre français, intérieur contre diaspora – ne sont plus de mise aujourd'hui, où les écrivains de l'île explorent la diversité des conditions et des chemins

Nous, écrivains haïtiens, avant de naître à la littérature, nous sommes nés à la bêtise de formules menaçantes, écrites dans les manuels ou dictées par les maîtres. Du genre : « Il y a deux littératures haïtiennes, une littérature haïtiano-haïtienne et une littérature franco ou humano-haïtienne. » La France était l'Humain, nous étions hors du monde. Et nous devions montrer en rendant nos copies que nous étions capables de joindre « l'universel » en faisant romantique, symboliste, parnassien, réaliste balzacien... Mais cette proposition nourrissait son contraire : tel poète devenait notre poète « national » parce qu'il avait « chanté » « notre fau-

Lyonel Trouillot

ne, notre flore, nos femmes. » Et lorsque le poème manquait de cocotiers – et merci pour « les femmes », troisième référent dans l'ordre du paysage ! – l'homme était « évadé », sa thématique fausse et son style éclectique.

Dans ces batailles rangées entre trop ou trop peu d'haïtianité, trop ou trop peu d'universel, notre mémoire littéraire devait choisir son camp. Nous ne savions pas trop où donner de la plume entre « l'exil et l'ancrage », entre l'ici et l'ailleurs, le réel et le rêve. Car nous ne pouvions pas écrire, tout simplement.

Il y avait aussi le poids de la dictature. Écrire était pour nous une chose très grave. Tel face au pelo-

ton. Tel torturé jusqu'à ce que mort s'ensuive, tel autre mort au cachot. Et combien condamnés à des visites guidées aux casernes Dessalines, au Grand Pénitencier ou, plus près de la mort, à Fort Dimanche.

Écrire tuait. Ou sauvait.

Comme toutes les stratégies de promotion sociale.

Là où peu de gens savent lire, publier consacrait une forme de pouvoir. Pour changer de statut et grimper à l'échelle soit l'on jetait sa mise sur le rouge et le noir, soit l'on signait un livre. *Signer* devenait donc un geste capital, assurément plus ou moins une charge de professeur, de cadre supérieur, quelquefois de ministre. Au marché du prestige, le titre d'écrivain valait son pesant d'or ; on portait, pour l'honneur, ses titres en devanture.

2005. Quelques choses ont changé. On assiste à l'usure des fausses vérités. La guerre imbécile opposant le local et l'universel a perdu ses adeptes. Nous parlons de nous, donc du monde, car toute parcelle de terre parle de la terre entière. Plus besoin de nier la charge identitaire, ni de l'overdoser. Et tout le refoulé nous remonte à la gorge : les trop criantes injustices, le mal-vivre ; le créole, le vaudou, le rural, le populaire ; la pesanteur des préjugés ; la violence ; et la révolte individuelle contre le mimétisme des traditions claniques.

Nous voici donc enfin bilingues.



THOMAS DVORZAK/IMAGNUM PHOTOS

Avec moins de certitudes. Rêvant encore de « gouverner la rosée » (1) et d'Une saison de cigales (2), mais nourris des souvenirs d'enfance d'une « Chambre bleue » (3) ou d'une Maison en dentelle de bois (4). Avec un plus vaste registre de sentiments humains : l'exploration douloureuse de l'intime et le rêve citoyen d'un destin collectif. Haïti s'écrit aujourd'hui,

non en français-créole mais en créole et en français, en recollant fièrement ses *Débris d'épopée* (5) dans la cacophonie d'une *Discorde aux cent voix* (6). L'enjeu : parler pour soi, de soi, de tous, pour tous. Là se noue la tension qui alimente le texte et l'éclate ou l'enferme.

2005. Tant de choses ont changé : plus moyen d'opposer bêtement une littérature de l'intérieur

et une autre de la diaspora. Dany Laferrière, au bout du périple, revient toujours à Petit-Goâve. Syto Cavé (7), le promeneur, erre entre New York et Jérémie. Le poète Georges Castera est parti trente ans sans que l'exil devienne un thème. Plus moyen de réduire un corpus augmentant à une vitesse folle à une ou deux tendances, une ou deux thématiques. Indigénisme,

A Port-au-Prince, capitale d'Haïti, en 2003.

réalisme socialiste, réalisme merveilleux, ou leur négation, ces repères, pertinents dans les années 1960, ne fixent plus les écritures, les textes se contentent de leur faire des clins d'œil. Et puis l'entrée en force des femmes (Yanick Jean, Yanick Lahens, Kettly Mars, Paulette Poujol-Oriol, Evelyne Trouillot...), l'éclosion de la poésie d'expression créole, l'élargissement du club de petits-bourgeois aisés à une nouvelle génération d'écrivains d'origine sociale plus modeste...

Vivante, de plus en plus ouverte au possible des textes, la littérature haïtienne n'élit plus de représentants. Elle explore aujourd'hui la diversité des conditions et des chemins. Dans la réalité de sa mise en circulation, compte d'auteur local, machines éditoriales étrangères : circuits parallèles de diffusion. Dans ses intentions mêmes : plurielles. Le dialogue permanent entre le je et le nous. Sourd. Audible. Avidé de formes. Bouillonnant de contradictions.

- (1) *Gouverneurs de la rosée*, de Jacques Roumain, 1947, rééd. Mémoires d'encrier, 2004.
- (2) René Philoctète (éd. Conjonction, Port-au-Prince, 1993).
- (3) *Tante Rézia et les dieux*, de Yanick Lahens (L'Harmattan, 1994).
- (4) Evelyne Trouillot, (éd. Mémoire, Port-au-Prince, 1999).
- (5) Claude Pierre (éd. David, 2004).
- (6) Emile Ollivier (Albin Michel, 1986).
- (7) Poète, conteur et dramaturge.

L'amour contre la dictature

Où l'appétit de vivre apparaît comme une arme contre les tontons-macoutes

LE GOÛT DES JEUNES FILLES de Dany Laferrière. Grasset, 398 p., 20,90 €.

Publié à Montréal en 1992 mais encore inédit en France, *Le Goût des jeunes filles* évoque la période où, pour l'éloigner des violences de la dictature de Duvalier combattue par son père, Dany Laferrière adolescent fut envoyé chez sa grand-mère. Situé vingt-cinq ans plus tard alors qu'il vit à Miami, le roman confronte le narrateur à ses souvenirs d'Haïti alors qu'il est couché dans sa baignoire, plongé dans l'eau tiède qui « protège des morsures du temps ».

Il est entraîné dans ce flash-back par la lecture des lettres de sa mère que lui a transmises une tante à la folle extravagance (Raymonde, pipelette se donnant constamment en spectacle), les coups de téléphone d'une certaine Micki qu'il connut jadis, dans les fièvres de ce séjour à Petit-Goâve, et la quiétude

que lui dispense cette moiteur, génératrice d'émotions furtives resurgies de sa mémoire.

On sait le goût de Dany Laferrière pour les titres malins. L'auteur de *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, de *Cette grenade dans la main du jeune Nègre est-elle un fruit ou une arme ?* et du *Charme des après-midi sans fin* (disponibles au Serpent à plumes) n'entend pas ici traiter du goût effréné des mâles pour les jeunes filles, mais faire état de l'appétit de vivre des jeunes filles qu'il fréquenta en pleins tourments, symboles du « caractère indomptable de ce pays », Haïti.

DANS LA MAISON D'EN FACE

En ce début des années 1970 que le livre ressuscite, le narrateur, que sa famille a barricadé dans sa chambre afin qu'il étudie son algèbre, passe des heures à sa fenêtre, observant la maison d'en face, en effervescence, et rêvant de rejoindre le

paradis de ces jeunes voisines, rusées, moqueuses, prostituées à l'occasion. Il y a là Micki, mais aussi Pasqualine, qui s'étire comme une chatte persane, la snob Marie-Michèle, Marie-Erna à la bouche méprisante, Marie-Flore aux fesses dures et Chouette, « aussi vulgaire qu'une marchande de poissons ». Lors d'un week-end, le fantasme s'accomplira, dans un cocktail de désir et de peur refoulés, où le sexe s'épanouit dans un contexte de dictature.

Mêlant privé et public, *Le Goût des jeunes filles* fait l'éloge de la fureur de vivre comme arme de résistance aux « tontons-macoutes » ou à tout autre oiseau de mauvais augure. Écrivain habité depuis toujours par une pulsion de cinéaste, Dany Laferrière y présente son récit de feu comme un scénario de film à venir. Ce qui est advenu, puisqu'il s'est lancé cette année dans trois projets pour le grand écran.

J.-L. D.

Mémoire brisée

Une écriture douce et âpre, l'effroyable réalité d'un père tortionnaire

LE BRISEUR DE ROSÉE (The Dew Breaker) d'Edwige Danticat. Traduit de l'anglais par Jacques Chabert, Grasset, 298 p., 18,50 €.

Derrière la douceur et la poésie de certaines formules, peut se cacher une effroyable réalité. Ainsi du « briseur de rosée » (« *shoukèt larozé* » en créole), titre du troisième roman d'Edwige Danticat et qui désignait à Haïti, sous l'ère Duvalier, ces individus qui entraient dans les maisons avant l'aube et arrêtaient leurs occupants pour les conduire en prison. Et qui, « après avoir brisé la rosée, brisaient les os ». Le père de Ka Bienaimé fut l'un d'entre eux.

Près de quarante ans plus tard, cet homme silencieux a refait sa vie sous une autre identité à New York. Sans amis, ne recevant guère, sauf quelques travailleurs haïtiens à qui il loue son entresol, ce passionné d'an-

tiquité égyptienne tient un salon de coiffure à Brooklyn. Entouré de ses deux « Ka », anges protecteurs à qui il doit sa rédemption. Anne, son épouse, éminemment pieuse, dont l'existence oscille entre colère, pardon et regret ; et sa fille, une jeune sculptrice, née aux États-Unis, qui a pour unique sujet ce père aimé, dont le visage balafre garde la trace de son séjour en prison.

CONFESSION TARDIVE

Venue en Floride vendre l'une de ses statues, un matin, la jeune femme découvre que son père et son double de bois ont disparu. Au soir, lorsqu'il réapparaît, les mains vides, ce n'est plus la proie qui se présente à elle, mais le chasseur qu'il fut. Sous le coup de cette confession tardive, qui ouvre en elle une béance, où, plus que la haine, refluent les interrogations, le récit éclate en morceaux de vies dispersées, de destins douloureusement brisés. Ceux d'« hommes, et de femmes dont les

souffrances atroces emplissent tous les moments de vide de leur existence. » Telle cette couturière, torturée pour n'avoir pas accepté de danser avec l'ex-tortionnaire, devenu son voisin ; ou Dany, revenu en Haïti auprès de sa vieille tante, après avoir découvert, chez le coiffeur, l'assassin de ses parents ; ou Michel, enfant bâtarde d'un tonton-macoute, qui, à la veille de devenir père, conte le jour où il devint un homme dans la fureur et les violences qui suivirent la chute de papa Doc.

Ainsi, d'aller-retour entre New York et Port-au-Prince, entre un passé de souffrances et un présent incertain, Edwige Danticat reconstruit-elle, d'une écriture douce et âpre, le parcours de ce « briseur de rosée ». Mais, surtout, dans les méandres d'une mémoire refoulée, par la honte et la culpabilité, la romancière interroge les termes d'une possible réconciliation. D'un pardon nécessaire.

Ch. R.

Depestre pour « l'humanisation de l'humanité »

ENCORE UNE MER À TRAVERSER de René Depestre. La Table ronde, 208 p., 17 €.

C'est à l'ombre lumineuse d'Aimé Césaire et dans le souvenir ému du sacrifice de Toussaint Louverture, qui « mourut de privations et de désespoir » en captivité dans le Jura en 1803, sans avoir convaincu Napoléon de la nécessité de l'émancipation des Noirs, que sont écrits ces essais, pour certains inédits. René Depestre, auteur de *Hadriana dans tous mes rêves* (Gallimard, 1988), qui devait lui valoir un prix Renaudot tardif (à l'âge de 62 ans), rend hommage à tous ceux qui l'ont devancé ou accompagné dans sa lutte pour « l'humanisation de l'humanité » et contre l'idéologie ethnique.

D'Haïti, son pays natal, dont il fut absent quarante-cinq ans pour tenter de vivre à Cuba, puis dans différents pays d'Europe et d'Amérique latine, avant de s'installer en France, l'écrivain retient à la fois l'esprit révolutionnaire et les échecs, qui lui font parler d'« haïtia-

nisation » chaque fois que dans le monde les idéaux universalistes sont bafoués. Les combats contre l'esclavage et contre les discriminations raciales ne seront achevés que lorsque sera exterminé le mythe « qui a déguisé les humanités du XV^e siècle sous les travestis existentiels de "Noirs", "Blancs", "Indiens", "Jaunes", hommes et femmes désormais "de couleur" ». En mettant l'accent sur la représentation du corps « racial », Depestre fait, en effet, le procès de toute une « ethno-histoire » qui a fini par produire, écrit-il, « une sorte de code esthétique et moral qui valorise ou dénigre les gens selon leurs apparences corporelles ».

LES PIÈGES DU TOUT-MARCHÉ

Aimé Césaire, à qui est empruntée la formule qui donne son titre au recueil (« Il y a encore une mer à traverser/oh ! encore une mer à traverser/pour que j'invente mes poumons... »), et Toussaint-Louverture ne sont pas les seuls génies tutélaires de ces réflexions émouvantes. A Senghor est également adressé un

beau poème : « Puissant grammairien des fleuves/nègre/ fait à la flamme et au labour de l'histoire. »

Comme Edouard Glissant ou Daniel Maximin, ses frères des Antilles, René Depestre propose de nouveaux concepts qui permettent de fonder une lutte idéologique et politique contre « les pièges militaro-fundamentalistes d'un tout-marché allié à un tout-surnaturel meurtrier de la connaissance scientifique et

poétique ». Ce combat, qui était pourtant un combat de la pure rationalité contre le chaos obscurantiste de l'idéologie raciste, trouva aussi des armes auprès des poètes, et singulièrement des surréalistes. C'est une des étrangetés de la pensée de la créolité, si féconde sur le plan poétique et sur le plan politique qu'elle ait pu trouver une réelle fraternité littéraire chez des visionnaires : Rimbaud, Lautréamont, Mallarmé, Apollinaire et André Breton, nous dit René Depestre.

Les deux lettres adressées à Aimé Césaire, à l'occasion de ses quatre-vingtième et quatre-vingt-dixième anniversaires, offrent les plus belles pages de ce recueil. « Ton grand âge nous invite à aimer plus intelligemment la vie, le rêve, l'identité librement multiple de tout être humain, la saveur merveilleusement plénière des femmes, sans oublier la houle de tendresse qui, bien mieux que les élan furieux de la foi, font un bruit de marée haute dans tes grandes eaux du soir. »

René de Ceccatty

ZOOM



■ AMOUR, COLÈRE, FOLIE, de Marie Vieux-Chauvet. Il arrive que les textes affrontent leur légende. La trilogie de l'Haïtienne Marie Vieux-Chauvet, *Amour, Colère, Folie* (Gallimard, 1968), est de ces livres-cultes qui font jaser : derniers romans d'une « bourgeoise » en rupture avec son milieu... l'exil de Marie... sa beauté... sa « couleur »... et leur indisponibilité même, les projets de réédition ayant longtemps été contrariés par la propre famille de l'auteur. Invasion de la sphère privée et de l'univers domestique par le totalitarisme ; préjugés sociaux

et préjugé de couleur ; jeux de massacre entre anciens et nouveaux riches sur fond de marchandage sexuel, le monde de Vieux-Chauvet est un monde sordide, en ces années 1960 où s'affrontent le « mulâtrisme » (l'exclusivisme occidental des « métis ») et le « macoutisme », aboutissement logique du « noirisme » (proposition d'un pouvoir « noir » plus représentatif de la majorité). Un monde dur, inhabitable ; on n'y fait pas l'amour, on viole. On n'y discute pas, on torture. On n'y donne rien, on extirpe. Arrogance et ressentiment. Mépris, envie.

Dans *Amour*, Claire regarde s'affronter ces deux mondes et a plus de haine que d'amour. Dans *Colère*, une famille d'anciens riches se livre à toutes les bassesses pour garder ses propriétés. Et, tout au bout, la *Folie* guette la jeunesse et les révoltés. Un monde dur, et dure l'écriture. Violente. Plus forts que beaux, plus puissants que construits, trois romans dont la légende et la modernité tiennent à cette percée d'un regard féminin trempant sans hésiter le couteau dans la plaie.

L. TR.

Maison neuve et Larose, 384 p., 21,85 €.

Signalons, dans la revue *Riveneuve Continents*, un « Cahier Haïti » avec des textes notamment de Lyonel Trouillot, Faubert Bolivar, Georges Castera, Emmelie Prophète (n° 2, printemps 2005, 352 p., 20 €). Commandes et abonnements : 146, rue Paradis, 13600 Marseille.

DIDIER ERIBON
rencontre · débat
AUX CAHIERS DE COLETTE
le jeudi 23 juin à partir de 18 h.
pour son livre
Echapper à la psychanalyse
(Ed. Léo Scheer)
23-25, rue Rambuteau, Paris 4^e
Tél. 01 42 72 95 06

L'horreur du domicile

La peur de l'ordinaire a chassé l'Anglais Bruce Chatwin loin d'un avenir de marchand d'art et lui a fait réinventer le récit de voyage

ŒUVRES COMPLÈTES de Bruce Chatwin. Préface de Jean-François Fogel. Traduit pour l'essentiel par Jacques Chabert, Grasset, « Bibliothèque », 1 528 p., 29 €.

Si Bruce Chatwin avait eu du ventre, les cheveux filasse et les dents en avant, sa vie et sa réputation auraient été différentes. Ainsi Susan Clapp, qui fut son éditeur et amie, commence-t-elle un portrait de lui amusant et bien informé (1).

On y suit de photo en photo l'évolution de Chatwin, qui en cinq livres et peu d'années, fut propulsé au pinacle des lettres anglaises, du petit garçon heureux et poupin jusqu'au voyageur buriné en passant par le dandy efflanqué de chez Sotheby's. Il était beau, soigneux de sa mise, attentif à sa légende. « Je crois, a dit Lord Annon, qu'être beau l'intéressait », non parce qu'il se pavanait - c'est plutôt qu'il rayonnait.

Et il ne cessait de bouger, gesticuler, marcher, rire et, surtout, parler. Il n'arrêtait pratiquement jamais. De la conversation, il avait le génie ; improvisant, inventant, sautant d'un sujet à l'autre, glissant de la réalité à la fiction, jouant du cocasse et de l'absurde, il charmait son auditoire par la liberté de son imagination. Ce qu'il avait ainsi créé dans l'échauffement de la

parole, il l'utilisait par la suite dans ses livres, taillant et peaufinant ses histoires. Mais Salman Rushdie, qui admire pourtant son œuvre, pense que la totalité de sa personnalité, l'être brillant, rapide et drôle qu'il était, n'apparaît pas entièrement dans ses livres : avec une détermination farouche, il gardait pour lui ses secrets.

En 1958, il était entré comme porteur chez Sotheby's, célèbre maison de ventes d'art à Londres. Il ne tarda pas à s'y faire remarquer : il avait un œil sans défaut. « Je ne sais pas comment je sais. Je sais, c'est tout. » Infaillible, sûr de lui, doué d'un sens théâtral certain, séduisant en diable, Chatwin fut bientôt en passe de devenir un sorcier, le génie du monde de l'art.

Mais en 1966 (il n'avait que 26 ans) il faisait de chez Sotheby's une sortie spectaculaire et partait pour le Soudan. Entre-temps, il avait été nommé directeur, prenant la tête de deux départements. Sa fuite, Bruce la reconstruisit de façon imagée pour la postérité. « Un matin, je me réveillai aveugle. » La solution conseillée par l'ophtalmo : échanger les tableaux, qu'il avait regardés de trop près, contre des horizons plus vastes.

Au Soudan, il rencontra des nomades avec des boucliers en peau d'éléphant, découvrit une vipère lovée dans son sac de couchage, apprit à lire les empreintes de pas sur le sable : il avait recou-

vré la vue. La vérité est plus banale, il existe d'ailleurs plusieurs versions de l'histoire, mais la conclusion ne change pas : Bruce Chatwin, hanté depuis toujours par le nomadisme, avait pris la poudre d'escampette : « L'atmosphère du monde de l'art me rappelait la morgue. »

Esthète, aventurier, épris de l'extrême, ennuyé par le banal et l'ordinaire, Chatwin, après s'être marié, suivit l'exemple de Stevenson, un écrivain qu'il avait longtemps étudié et critiqué, sans doute parce qu'il avait trop de points communs avec lui. En Patagonie fut son premier livre, une série de vies et de portraits rapides, impressionnistes (un peu à la manière de *Vies brèves* de John Aubrey, un biographe du XVII^e qu'il aimait), un collage de souvenirs, d'anecdotes, d'histoires surprenantes, liés de façon lâche par une narration à la première personne.

LA TENSION, LA SURPRISE

Il réinventait le récit de voyage. Son intention : dresser « un tableau cubiste du pays, en donner une image qui se refléterait dans la structure et la nature du livre, avec son caractère anguleux, ses nombreuses petites scènes et ses décors tous à des niveaux d'inclinaison différents (1). » Quand les angles manquaient, quand les vies risquaient de se faire ennuyeuses, Chatwin faisait généreusement quelques



Bruce Chatwin en 1984.

ajouts sensationnels. Pas d'enchaînements explicatifs et ternes pour alourdir le récit ; la tension, la surprise, l'ellipse sont de rigueur. L'habitude du catalogage le servit : la prise en compte d'une masse de détails, la recherche de l'origine ; d'où, peut-être, ces souvenirs remontés de l'enfance, tel le fragment de peau de brontosaurus, monstre venu du fond des âges, que sa grand-mère lui avait légué et dont l'histoire rocambolesque ouvre *En Patagonie*.

En germe, les thèmes et les personnages qu'il traitera dans les livres suivants : la communauté gal-

loise, dans *Les Jumeaux de Black Hill* ; les parias au destin fabuleux, dans *Le Vice-Roi de Ouidah* (que Werner Herzog adapta pour l'écran sous le titre de *Cobra Verde*) ; la présence fascinante d'animaux préhistoriques, dans *Le Chant des pistes*, le plus beau de ses livres, où l'on apprend que « la totalité de l'Australie peut être lue comme une partition musicale » ; les personnages de collectionneurs et d'archéologues et l'Europe de l'Est, dans *Utz*, son bref et dernier ouvrage. Dans sa belle préface, Jean-François Fogel, qui fut son ami, écrit que ce livre marque « la victoire sur le voyageur du

romancier » mais que Chatwin n'eut pas le temps de réaliser ce qu'il avait vu en lui.

La fin de sa vie (due au sida), en vrai conteur, il sut l'entourer d'une part d'exotisme et de rêve. Souffrait-il d'une maladie causée par des œufs chinois (il avait mangé un œuf noir à Lijiang) ? Ou avait-il contracté une affection causée par les chauves-souris dans des grottes lointaines ? A 48 ans il s'éteignait, gardant intacte en lui l'horreur de l'ennui et du domicile.

Christine Jordis

(1) Avec Chatwin, 1997.

L'esprit libre et ironique de Georges Piroué

Réédition des souvenirs de l'écrivain et traducteur suisse disparu en janvier à l'âge de 85 ans

TU REÇUS LA NAISSANCE de Georges Piroué. Ed. Bernard Campiche, « Poche », 368 p., 9,90 €.

Georges Piroué avait 70 ans passés lorsqu'il entreprit de raconter ses souvenirs d'enfance, sur le ton cru, ironique, brutal et raffiné qui était le sien. Cet homme de culture se savait redevable à la simplicité de son origine (fils d'un graveur de montres) et à la situation géographique de sa ville natale, La Chaux-de-Fonds, dans le Jura suisse. Né en 1920, dans un pays francophone tourné pourtant vers l'Italie, il hésita entre la musique et la littérature, les rattachant constamment l'une à l'autre, notamment dans sa merveilleuse biographie de la famille Bach, *A sa seule gloire* (Denœl, 1980).

Du milieu petit-bourgeois et calviniste dont il était issu il conserva toujours la retenue, mais aussi une forme d'intelligence lucide qui l'éloigna du monde éditorial parisien où il allait pourtant faire carrière. On ne s'étonnera qu'à demi que sa mort (le 7 janvier, à Dampierre-sur-Loire, près de Saumur, où il s'était retiré) ait tant tardé à être connue

de ses amis et de ses anciens confrères. En Suisse même, on ne publia la nouvelle qu'au bout d'un mois. Non qu'il ait cherché le silence, mais il se défiait des faux succès, d'une agitation bruyante et mensongère, des amitiés intéressées.

Dans *Tu reçus la naissance*, rééditée dans une exigeante collection de poche suisse, Georges Piroué enracinait dans son enfance la spécificité de sa sensibilité et de sa culture. Il tentait de comprendre le regard qu'il portait sur les autres, sur la société, sur la sexualité, sur la famille, sur la comédie humaine et sur le refuge qu'il avait trouvé dans la culture, musicale et littéraire. « Mon passé m'apparaît comme la ligne des Alpes au fond de l'horizon. (...) Aujourd'hui, d'où je suis, en Anjou, je la découvre pareille sur l'écran de ma pensée, comme un mur sans relief. (...) Cette double jeunesse, et de moi et des autres, est un néant intercalé. Un immense plat pays s'étend entre cette immutabilité et ma permanence. Je n'ai pas vieilli non plus parce que j'étais absent à l'autre bout de ce même plat pays. »

La ligne des Alpes est ce qui séparerait et unissait la Suisse et l'Italie, à laquelle Georges Piroué devait,

dans ses fonctions d'éditeur et de traducteur, consacrer tant d'énergie. Traducteur et biographe de Pirandello, il avait avec la Sicile un rapport privilégié : outre le grand dramaturge et nouvelliste d'Agriente, il devait faire connaître en France Leonardo Sciascia et Giuseppe Bonaviri. Il étudia et traduisit également de nombreux maîtres italiens : Mario Soldati, Curzio Malaparte, Natalia Ginzburg, Corrado Alvaro, Cesare Pavese. La littérature, italienne mais aussi russe et allemande (en témoignent ses *Mémoires d'un lecteur heureux*, L'Age d'homme, 1997), était ce qui lui permettait de dénoncer les hypocrisies sociales et d'accéder à une intériorité mystérieuse, qu'il approfondissait sans la nimer d'inutiles obscurités.

« TRADITION ANARCHIQUE »

Cette relative simplicité d'approche littéraire l'affranchit de toutes modes critiques. Il avait appris auprès de Nicole Védres (sur laquelle il écrivit une des nouvelles de *Madame Double Etoile*, Denœl, 1989) une forme de légèreté dans la passion littéraire. Et l'on retrouve toujours autant dans ses nouvelles (*Feux et lieux*, Denœl, prix Valéry-

Larbaud, 1979) et dans ses portraits littéraires (il en avait publié de nombreux dans la revue *Le Mercure de France*) que dans ses textes autobiographiques (*Sentir ses racines*, La Baconnière, 1977, ou *J'avais franchi les monts*, La Baconnière, 1987), cette fluidité sans apprêt, imperceptiblement souriante, dans laquelle il cherchait une expression de sincérité. C'est ce qui lui permit d'écrire des essais lumineux sur Proust (dont *Proust et la musique du devenir*, Denœl, 1960) et sur Victor Hugo (*Lui, Hugo*, Denœl, 1984).

Dans *Tu reçus la naissance*, Georges Piroué s'interroge sur l'origine de sa défiance des institutions et des préjugés, et d'un « certain esprit de famille fait d'ironie douce et d'autodérision ». « Je riais, je m'associais à des rires dont l'action corrosive n'a jamais cessé de s'exercer en moi. Je leur dois beaucoup. Peut-être étions-nous simplement, sans en avoir conscience, dépositaires de la vieille tradition anarchique jurassienne. J'ai mauvais esprit et toujours, de préférence, fréquenté les mauvais esprits. J'ai appartenu à une génération animée de mauvais esprit. » Mais n'appelle-t-on pas cela plutôt la liberté ? R. de C.

ZOOM



■ MONSIEUR L'ADMIRAL VA BIEN TÔT MOURIR

de Pierre Bost
Peintre qui se reconnaît sans génie, mais « connu, presque célèbre... il avait reçu les honneurs officiels », Urbain L'Admiral vit sa retraite à Saint-André-les-Bois. Quand il y avait acheté une maison, il s'était plu à souligner qu'elle « était à huit minutes de la gare ». Bientôt, elle fut à dix, puis à quinze, et ce soir qu'il en revient, y ayant accompagné ses enfants, vingt minutes la séparent de la maison. La gare bougerait-elle ?

Mais nous ne sommes pas dans un récit fantastique. Il est, au contraire, d'un réalisme magnifiquement exprimé. Cet allongement du temps de marche, c'est la réduction du temps de vie. Plus L'Admiral s'approche de la mort, plus la gare s'éloigne. Fatigue et vieillesse imposent de jour en jour plus de minutes pour faire le chemin. Rarement une fin de vie aura été évoquée avec cette simplicité dans l'expression, cet humour jamais appuyé pour dire la tranquille résignation. Un beau texte qui, pour peu, nous réconcilierait avec la lenteur des derniers pas quand ils deviennent un tel symbole. P.-R. L. Gallimard, « L'imaginaire », 104 p., 4 €.

■ VINGT CHOSES QUI NOUS RENDENT LA VIE INFERNALE

de Dominique Noguez
Il s'insurge contre le bruit des voisins, la manie contemporaine d'abattre les platanes qui ont la sale habitude de ne pas s'écarter des véhicules et de provoquer des accidents. Il tempête contre les deux-roues qui mobilisent les trottoirs, les fillettes infernales et les chiens méchants. Inégalable satiriste, chroniqueur jouissant des mille et un tracas qui empoisonnent les gens tranquilles, il vitupère contre les portables, les grèves des transports, la bien-pensance et le politiquement correct. Et propose quelques solutions radicales (façon de rire). Dominique Noguez n'est pas un mal embouché, mais un honnête homme doté d'un sens rare de la farce et l'un des écrivains les plus toniques qui soient. J.-L. D. Payot, 224 p., 12,95 €.

■ BONHEUR, MARQUE DÉPOSÉE, de Will Ferguson

Que se passerait-il si le monde entier trouvait le bonheur, arrêtaient de fumer et minciaient ? Edwin Vincent de Valu travaille chez Panderic, une maison d'édition qui vient de publier un guide de développement personnel. *Ce que j'ai appris sur la montagne*, écrit par un mystérieux gourou, devient rapidement un best-seller et la planète se transforme petit à petit en communauté new age pétrie de satisfaction et de bonne volonté. Ce qui n'est pas du goût de tout le monde, à commencer par Edwin. Souvent drôle, parfois féroce, *Bonheur, marque déposée* (sorti en 2002) brocarde le milieu de l'édition et ridiculise avec humour la société de consommation. Mais Will Ferguson n'a pas le talent de son compatriote canadien Douglas Coupland. Moins subtil et moins profond que l'auteur de *Generation X*, auquel il fait d'ailleurs souvent référence, Ferguson se contente d'être distrayant quand Coupland est jubilatoire. St. L. Traduit de l'anglais (Canada) par Roxane Azimi, 10/18, « Domaine étranger », 416 p., 8,50 €.

■ HISTOIRE DU FUTUR, de Robert Heinlein

Considéré aux Etats-Unis comme l'auteur le plus important de ce qu'il est convenu d'appeler l'âge d'or cambellien de la science-fiction américaine (à savoir les années 1940 et l'apogée de la revue *Astounding SF*, dirigée par John Cambell), Robert Heinlein doit notamment sa réputation à un cycle comprenant des nouvelles et des romans « assujettis à un projet unique » : esquisser, pièce à pièce, une « histoire du futur » cohérente. C'est cet ensemble traitant de l'avenir proche qui s'étale sur plus d'un siècle et déborde sur le vingt-deuxième que réédite aujourd'hui « Folio SF ». Robert Heinlein n'a pas tenté d'en retracer précisément le déroulement ; il en donne à lire simplement des moments, des fragments. Il y traite principalement de la conquête de l'espace avec un parti pris de réalisme, en se gardant de toute velléité prophétique. Cette histoire d'un futur mérite d'être aujourd'hui revisitée... J. Ba. Quatre volumes, Gallimard, « Folio SF », 10 € chaque volume.

La mémoire poétisée de M^{me} Berthe

« Le leurre est notre condition », proclame le personnage du roman de Frédéric Tristan

DIEU, L'UNIVERS ET MADAME BERTHE de Frédéric Tristan. Le Livre de poche, 412 p., 6,95 €.

L'existence n'est qu'un très mauvais feuilleton, vous savez... Madame Berthe s'emploie à le corriger pour en faire un chef-d'œuvre selon son goût. C'est ce que ne tarde pas à apprendre un jeune romancier du nom de Chose qui a voulu être présenté à la riche Madame Berthe, laquelle tient réception, aurolée par la rumeur d'« un brouillard sulfureux et doré ». A peine est-il reçu chez celle qui est surnommée « la Gargante », que le cours de son existence bascule et qu'il se trouve soumis à des récits contradictoires, à un monde de trompe-l'œil et de faux-semblants. Essaie-t-il de démêler la vérité qu'il s'enfoncé dans l'équivoque.

« Le leurre est notre condition », affirme M^{me} Berthe, qui lui propose bientôt un engagement au titre de secrétaire. Le voici donc habitant la maison de M^{me} Berthe, un immeuble labyrinthique, kaléidoscopique où, « selon l'heure et le temps qu'il fait, les chambres s'articulent différemment autour des couloirs », une demeure qui « se prête bien aux aventures gigognes » mais qui n'est peut-être qu'une « baraque de fête foraine métaphysique ».

Le voici donc appelé à consigner les mémoires erratiques de M^{me} Berthe, ses souvenirs de ses trois maris affublés, comme les autres personnages du roman, de noms qui fleurissent bon le feuilleton, Kalfa de Surgeant ou Rastapan, les récits de ses périples à bord de la Marie-Jeanne. « Au balcon du rêve, nous appareillons pour Samarkand... » Tout cela lancé à la cantonade sous la for-

me d'une logorrhée poétique, scandée de « petit être », surnom affectueux concédé au scribe englouti dans le flot tumultueux de cette remémoration inspirée...

FANTÔMES ET FRAGMENTS

Le voici, enfin, occupé à percer les secrets de cette demeure, de ses hôtes et bien sûr de la maîtresse de maison, qui paraît bien être l'ordonnatrice des apparences, le metteur en scène de ces destins, liés de quelque étrange manière avec ce que l'auteur appelle les fantômes de la révolution. « Nous sommes dans un récit éparpillé... En fait, nous sommes des fragments de texte dans un livre problématique », avance l'un des personnages. Le roman lui-même incorpore des fragments de textes : nouvelles, comme cette « Fenêtre d'Ageus » dédiée à Little Nemo, scènes extraites des romans de ce

Ralph Abercrombie dont l'œuvre régit la maisonnée par la grâce de M^{me} Berthe. Mais qui est-elle réellement, cette Berthe Ancelas Riboulet qui « ne cesse de provoquer le fastidieux réel pour l'obliger à éclore dans le sublime » ?

Un personnage assurément plus grand que nature, démiurge omnipotent d'un univers livré aux fastes spectaculaires de l'imaginaire le plus débridé. « Un phénomène cosmique ou une illusion transcendante », s'interroge l'auteur dans son dernier roman, *Le Manège des fous* (Fayard, 234 p., 18 €), où il met en scène à nouveau M^{me} Berthe et ses mythologies (le Grand Hôtel, la Marie-Jeanne), tout en convoquant d'autres : le baron Midi, Gustav Kraken, le peuple de l'éternelle chevauchée. Frédéric Tristan, ou l'imagination au pouvoir. Jacques Baudou

Légendes saintes, histoires hérétiques

Dans un essai original et vigoureux, le médiéviste israélien Aviad Kleinberg estime que non seulement les vies d'ascètes ont été lues ou entendues comme des légendes efficaces, mais aussi qu'elles portaient une « théologie alternative » en contradiction avec l'orthodoxie officielle

HISTOIRES DE SAINTS
Leur rôle dans la formation de l'Occident
 d'Aviad Kleinberg.
 Traduit de l'hébreu par Moshé Méron, Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 368 p. 23 €.

C'est une « histoire d'histoires » que livre le médiéviste israélien Aviad Kleinberg, dans un ouvrage dont il faut louer à la fois l'écriture vigoureuse et provocante, l'ampleur des réflexions (qui relie aux préoccupations d'aujourd'hui les treize premiers siècles du christianisme) et l'ambition intellectuelle, tant est complexe et vaste le domaine traité. Deux idées structurent ce livre : la première est que très tôt les histoires de saints se sont détachées du culte des premiers martyrs puis des ascètes reconnus pour leur charisme, pour former un corps de « légendes », au sens premier d'histoires à lire durant la célébration liturgique, et au sens second de fictions édifiantes, mais efficaces. La seconde idée, qui mérite examen, est que ces histoires développent, dans la mise en scène de l'héroïsme chrétien et du miracle, une « théologie » propre, mais en quelque sorte « implicite », qui irait jusqu'à contredire l'orthodoxie et la théologie officielle.

Voilà qui inspire en conclusion à l'auteur ses formules les plus vigoureuses, quand il parle du « potentiel subversif », et même « révolutionnaire », de cette « théologie alternative (...) en contradiction avec les conceptions officielles de l'Eglise ». Non que des saints fussent hérétiques, mais les récits dont ils étaient les héros formaient un tissu d'actions défiant la raison, perméable

en revanche aux croyances « populaires » et prompt à satisfaire leurs attentes, quitte à contredire le cours raisonnable des choses prôné par les autorités ecclésiastiques. « C'est pourquoi, conclut l'auteur, l'immense majorité des fidèles n'est pas hérétique, bien qu'elle nourrisse des croyances manifestement hérétiques ». La notion scolastique de « foi implicite » des simples chrétiens autorisait une vaste zone d'« hétérogénéité » des croyances, qui était tolérée, bien que son contenu fût en fait – suivant l'auteur – « hérétique ».

La démonstration de Kleinberg est étayée par l'exploration savante de deux ensembles de textes. Le premier est représentatif des tout premiers siècles, depuis les Evangiles, la *Passion de Perpétue* (vers 200) jusqu'aux *Vies* de saint Antoine ou de saint Paul l'ermite (IV^e s.). L'auteur montre parfaitement comment les ermites ont pris dans l'imaginaire chrétien le relais des martyrs, en important en Occident les modèles ascétiques d'Egypte et de Palestine. Après quoi, il ne fait que survoler le Haut Moyen Age, qui vit s'imposer, avec le triomphe et l'institutionnalisation de l'Eglise, la sainteté des « confesseurs » (saints papes et évêques qui ne peuvent plus faire valoir les mérites du sang versé, mais bénéficient du prestige de leur fonction et, partant, de la réputation de faire des miracles).

« FORCE SUBVERSIVE »

Il retrouve en revanche la puissance de scandale des *Vies* de saints au XIII^e siècle, d'une part dans *La Légende dorée* du dominicain Jacques de Voragine, où la compilation des légendes originaires, telles celles de saint Georges ou



Une interprétation contemporaine de Saint-Antoine.

de saint Christophe (aujourd'hui chassés des autels), tient plus de place que la biographie de saints récents et à l'existence indubitable, d'autre part dans l'hagiographie franciscaine, friande, elle aussi, de traits extraordinaires sinon scandaleux.

L'auteur souligne ici, dans de très belles pages, le contraste entre saint François d'Assise, partagé entre la dénonciation morale et sociale de son temps et les contraintes de son rôle de fondateur d'or-

dre, et l'obscur *Fra Ginepro* (Genièvre) des *Fioretti*, qui semble incarner par sa sainte folie, feinte ou réelle, un franciscanisme « plus authentique » que celui du fondateur.

Comment comprendre tous ces écarts par rapport à la « raison » de la théologie officielle ? L'auteur se débarrasse à juste titre de la thèse de « l'opium du peuple », suivant laquelle les clercs n'auraient raconté les prouesses improbables des « athlètes de la foi » que pour mieux dominer les masses. La voie

qu'il indique est plus prometteuse : l'usage liturgique découpait ces récits en « lectures » (c'est le sens premier du mot « légende »), ce qui contribuait à en désamorcer la prétendue « force subversive ». Ajoutons que ce procédé assignait au légendaire une place périphérique par rapport aux paroles et aux gestes sacrés, d'autant mieux que ces récits n'étaient pas pris nécessairement à la lettre et qu'ils ne furent jamais des articles de foi. Pour le « peu-

ple » à plus forte raison importait moins le détail du récit que le nom, les vertus curatives supposées, les reliques et aussi l'image du saint (peinture ou statue cultuelles dont l'auteur aurait dû parler davantage). Le merveilleux attendu de ces récits, et dont faisait partie le sentiment d'une distance entre le présent et le temps des origines, permettait, me semble-t-il, de bercer les fidèles dans le conformisme religieux plutôt que d'activer un « potentiel révolutionnaire » dont on chercherait en vain les effets tangibles.

La discontinuité chronologique du livre, en passant trop vite sur la sainteté routinière, mais massive, des VI^e-XII^e siècles, empêche également de mesurer pleinement l'enracinement bien peu « alternatif » de la majorité des saints (ou plutôt de la « théologie » de leurs légendes) dans l'espace et le temps de la chrétienté.

Dans la période suivante, le caractère implicitement « révolutionnaire » attribué par l'auteur à une part de l'hagiographie n'a au mieux de sens qu'en contrepoint (ou en compensation ?) du monopole romain de la sainteté canonisée, plus volontiers moralisante que miraculeuse. Ce phénomène majeur est trop rapidement évoqué. Pour juger de la portée et du sens de toute cette histoire et de sa contribution à « la formation de l'Occident », il faudrait aussi pousser l'enquête jusqu'aux temps de la Réforme, qui tira un trait sur ces légendes et le culte des saints. Quoi qu'il en soit, voici un livre original et qui, loin de certaines « histoires de la sainteté » bien-pensantes, manie les concepts et pose les grandes questions.

Jean-Claude Schmitt

ZOOM



LE SCHISME D'ORIENT. La Papauté et les Eglises d'Orient, XI^e-XII^e siècle, de Steven Runciman

L'enseignement traditionnel de l'histoire aime les dates charnières et les ruptures nettes, comme taillées au couteau. Ainsi retient-on souvent que l'Eglise d'Occident et celle d'Orient se sont séparées en 1054. Dans un ouvrage un peu ancien (la version anglaise est de 1955, une présentation historiographique aurait donc été bienvenue), le grand savant britannique Steven Runciman (1903-2000), auteur d'une monumentale *Histoire des croisades*, montre qu'une césure si précise ne fait pas sens : ce n'est que lentement, après bien des péripéties, que le schisme prit véritablement effet. Si chrétiens d'Occident et Byzantins différaient dans leur conception de la liturgie, de l'organisation de l'Eglise et sur certains points de théologie, c'est avec les croisades, lancées à la fin du XI^e siècle, et l'implantation des Latins en Syrie-Palestine, que les relations vont gravement se détériorer. La IV^e Croisade et le sac de Constantinople, en 1204, consommèrent la rupture : « Les croisés n'amenèrent pas la paix, mais l'épée ; et cette épée partagea la chrétienté en deux. »

N. O. Traduit de l'anglais par Hugues Defrance, Les Belles Lettres, « Histoire », 204 p., 21 €.

AMBASSADES À BYZANCE, de Liutprand de Crémone

Les deux ambassades de Liutprand à Byzance (en 949, puis 969) ne furent pas de tout repos. Envoyé d'abord par Bérenger, souverain d'Italie, soucieux de faire reconnaître son titre par Constantin VII, puis par le Saxon Otton I^{er} auprès de Nicéphore Phocas, afin de négocier le mariage de son fils avec une princesse byzantine, il subit, lors de cette seconde mission, un traitement bien indélicat, qui s'explique par les rivalités entre les deux empereurs. La narration de ses démentis à la cour de Constantinople est pleine de verve et d'ironie et le récit des joutes verbales qu'il doit soutenir rend le texte très tonique. Ravi de quitter la ville, Liutprand la décrit comme « famélique, parjure, menteuse, fourbe... avare et vaniteuse ». Au-delà du plaisir de la lecture, l'ensemble offre des renseignements d'un grand intérêt, notamment sur la ritualité du temps.

N. O. Traduit du latin par Joël Schnapp, présentation de Sandrine Lerou, éd. Anacharsis (7, chemin du Bouldrome, 31200 Toulouse), 104 p., 14 €.

UNE EGLISE CATHARE. L'évêché de Carcassès, de Julien Roche

A l'heure où l'édition rend un juste hommage au médiéviste Jean Duvernoy, pionnier du renouveau de la recherche scientifique sur le catharisme et le monde qui l'adopta, il faut saluer le courage d'un petit éditeur qui propose le formidable travail de Julien Roche sur la vie d'une Eglise cathare exemplaire, structurée, vivante en un mot : celle qui, de Béziers à Carcassonne et Narbonne, anima une foi chrétienne affichée avant que la persécution ne la condamne à la clandestinité, puis à la caricature en hérésie. Le mérite de la thèse de Julien Roche, soutenue à l'Ecole des chartes en 2001, est grand, tant la documentation en est éparse et lacunaire. Au terme d'une exposition exemplaire des sources, le jeune historien tente une restitution chronologique, avec un clivage au milieu du XIII^e siècle, qu'il n'ose qu'en poursuivant la lecture au crible de ses documents. Un apport décisif ; une leçon de méthode aussi.

Ph.-J. C. Préface de Jean Duvernoy, introduction d'Anne Brenon, L'Hydre éd. (46000 Cahors), « Domaine historique », 560 p., 27 €.

Signalons la parution des *Mélanges offerts à Jean Duvernoy, Les Cathares devant l'Histoire* (L'Hydre éd., 464 p., 29,90 €), qui proposent mieux qu'une compilation d'études : la reprise des débats qui animèrent les deux journées d'études qui célébraient le grand médiéviste. L'ouvrage vient de recevoir le Grand Prix littéraire de la Ville de Toulouse.

FÉMINITÉ DE LA PAROLE

Etudes sur l'Inde ancienne
 de Charles Malamoud.
 Albin Michel, « Sciences des religions », 304 p., 22 €.

Indéniablement, la déesse Parole, qui inspire les poètes, a touché Charles Malamoud. Ceux qui ont entendu ses séminaires à l'Ecole pratique des hautes études retrouveront là ses phrases ciselées, à la fois limpides, précises et hautement poétiques. Avec un réel talent de conteur, l'auteur nous emmène vers les temps enchanteurs de l'Inde védique et de ses rites. Qu'on en juge avec cette phrase prise au hasard : « Deux libations de beurre clarifié marquent le début, une fois les préparatifs terminés, une fois le feu allumé, des offrandes qui constituent le rite sacrificiel de la nouvelle et de la pleine lune. » Voilà le lecteur transporté dans un ailleurs évocateur qui le prépare à entendre la parole des sages de l'Inde ancienne glosant les rites sacrificiels.

Car ce livre sur la déesse Parole concerne aussi le sacrifice védique. Malamoud démontre qu'il ne peut pratiquement pas y avoir de parole légitime en dehors de l'espace du

sacrifice. Ce rite « est ce qui structure l'univers et le rend intelligible ». Les rites sacrificiels, leurs hymnes et les innombrables commentaires qu'ils suscitent, forment la matière des Vedas, qui organisent le savoir recueilli par les sages. Textes complexes dont les éléments les plus anciens remontent au XV^e siècle avant notre ère, les Vedas n'intimident plus, car Malamoud fournit les explications suffisantes pour suivre ses savants commentaires. Le lec-

John Scheid

teur chemine à travers un univers dont il ignore tout, mais qu'un guide averti lui présente avant de poser des questions actuelles.

Tantôt il assiste à un sacrifice, tantôt, en bon étudiant brahmanique, il écoute un « voyant » qui a reçu la révélation du texte védique et développe ses spéculations sur tel élément du dispositif sacrificiel, tantôt il suit Malamoud dans la forêt des renonçants, dans les « forêts d'Utopie », ces « bois d'ascétisme » où les ermites créent une société pacifique et pure autour d'un maître inspiré.

L'exposé puise dans les commentaires étymologiques, qui expli-

quent « la structure des choses par la forme des mots », aussi bien que dans les récits mythiques éclairant tel ou tel aspect de la « Révélation », et démontre pas à pas qu'une civilisation du rite est capable de produire autant de sens qu'une civilisation du « Livre ». L'Inde est, de ce point de vue, paradoxale. L'auteur attire l'attention sur le fait que, bien qu'elle soit pleinement une civilisation de l'écrit, l'Inde védique privilégie la transmission orale et la mémorisation des Vedas : le « savoir » y est essentiellement une parole sonore.

La féminité de cette Parole, qui donne son titre à l'ouvrage, offre un bel exemple des broderies spéculatives dont les sages entourent gestes et paroles du sacrifice. Conçue comme féminine, la parole forme avec le sacrifice « masculin » un « couplement » (*mithuna*), qui éclaire et « explique » toutes les situations rituelles. Ce sont ces aspects variés de la parole qu'explore la première moitié du livre : l'opposition entre le vrai et le faux, qui n'est pas si absolue que cela puisqu'elle pense le mensonge comme « l'implicite de la vérité », ou bien le jeu entre parole et silence, avec d'éblouissantes

observations sur le rôle très marginal de l'intériorité et des sentiments dans une religion ritualiste.

Après l'exploration des rôles de la parole, l'essayiste ouvre d'autres perspectives. Un chapitre sur l'identification de la parole à la déesse Aditi, mère unique qui porte en elle la pluralité, permet la transition vers une réflexion sur les rapports entre psychanalyse et sciences des religions, suivie d'une trilogie sur le rite, toujours omniprésent. Ces chapitres portent la marque du comparatisme, l'auteur posant à la sagesse védique des questions inspirées par des textes sur la Grèce, par la notion chrétienne de croyance, par le comparatisme indo-européen ou bien par les paradoxes de célébrations très médiatisées de sacrifices védiques dans l'Inde actuelle. Au terme de l'excursion, le lecteur pose le livre, enchanté, plein d'idées nouvelles, et décidé à en savoir plus.

S'il faut établir qu'une pensée peut exister dans une religion du rite, et que cette pensée a de quoi intéresser aujourd'hui, ce livre en offre la preuve éclatante.

★ John Scheid est professeur au Collège de France

La parole, déesse de l'Inde

Charles Malamoud montre comment la transmission orale des Vedas a été privilégiée

Un royaume franc au Péloponnèse

CHRONIQUE DE MORÉE
 Traduit du grec, introduit et annoté par René Bouchet.
 Les Belles Lettres, « La Route à livres », 368 p., 25 €.

On sait qu'il y eut, plus durables que l'éphémère royaume chrétien de Jérusalem (1099-1187), des Etats latins d'Orient, fruits des mouvements armés partis d'Occident dès la fin du XI^e siècle à la conquête de la Terre sainte. On se souvient moins qu'au lendemain de la IV^e Croisade, détournée vers la capitale byzantine, qui en fit les frais, naquit même un Empire latin de Constantinople

(1204-1261). Un Etat trop fragile pour résister à la reconquête des Grecs emmenés par Michel Paléologue, fondateur de la dernière dynastie impériale. Mais nul n'a gardé mémoire du royaume de Morée, qui, de 1205 à 1429, fit du Péloponnèse, terre byzantine, un Etat franc de type féodal.

Connue par près d'une dizaine de manuscrits qui reprennent la *Chronique* qu'en fit un anonyme vers 1330, et qui couvre le premier siècle de l'aventure (des origines à 1292, voire 1304 selon les leçons), l'histoire de ce royaume est le propos du texte qui marque littérairement l'avènement du grec moderne. C'est dire

son importance. Le statut ambigu de la *Chronique* tient au fait que cette geste nationale exalte le courage et la sagesse de vainqueurs qui ont « trahi » la chrétienté en taillant des pans de l'empire romain et préfiguré la soumission à d'autres envahisseurs plus coriaces, les Ottomans du XV^e siècle. Et René Bouchet de s'interroger sur la popularité d'une *Chanson de Roland* qui célébrerait la loyauté des Sarrasins...

Cependant l'auteur (un Franc écrivant en grec ? un Grec acquis aux souverains francs ? plus probablement un Grec écrivant sa langue contaminée par des tours francs, preuve d'une symbiose culturelle

qui dit le succès rapide de la greffe) nous livre un témoignage aussi inestimable pour l'historien que pour le linguiste. De la conquête par des centaines d'hommes aventureux conduits par Geoffroy de Villehardouin à la difficile dévolution du trône, placé sous la suzeraineté des Angevins dès 1267, le récit propose le passionnant passage d'une structure à une autre (les barons remplaçant les archontes, mais renonçant à leur nom d'origine, étrangers, pour adopter celui de leurs nouveaux fiefs). Cette traduction, la première depuis près d'un siècle, est une aubaine.

Ph.-J. C.

Jacques Attali et Karl Marx

L'ancien conseiller de François Mitterrand publie une biographie rigoureuse de l'auteur du « Capital », mais ne fait qu'effleurer la question de l'actualité de cette pensée

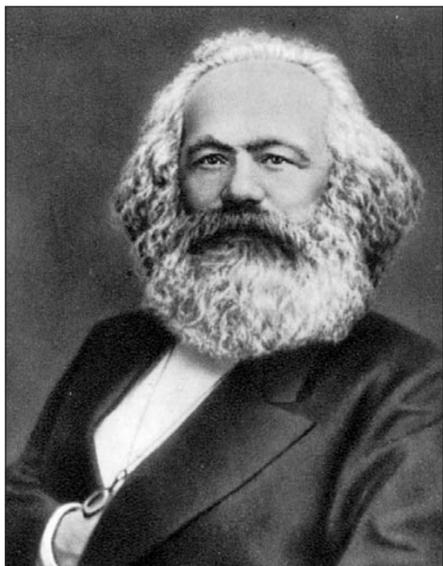
**KARL MARX
OU L'ESPRIT DU MONDE**
de Jacques Attali.
Fayard, 537 p., 23 €.

Il est des auteurs – pardon de cette franchise – qui suscitent des préjugés involontaires, surtout quand ils s'attaquent à certains sujets. Sans doute est-ce injuste, mais comment ne pas le confesser ? Ainsi en va-t-il de Jacques Attali et de son *Karl Marx ou l'Esprit du monde*. Car, à la simple annonce que l'ancien sherpa de François Mitterrand s'est attelé à une semblable biographie, une réaction vient inmanquablement à l'esprit : oh non ! pas cela ! et pas lui !...

Il y a eu, de fait, tellement d'écrits, dans le monde entier, depuis plus d'un siècle et demi, sur l'auteur du *Capital*, sur sa vie aussi bien que sur son œuvre, qu'on se prend à se demander pourquoi l'ancienne tête chercheuse de la mitterrandie s'est mis en tête d'explorer un monde qui n'est vraiment pas le sien. Avec franchise, il le dit d'ailleurs lui-même : « *L'œuvre de Marx ne m'a pas accompagné dans ma jeunesse.* »

Contrairement à d'autres intellectuels de la génération d'avant 1968 ou de la génération qui a immédiatement suivi, il n'a pas lu fiévreusement les *Manuscrits de 1844* ou *L'idéologie allemande*, à l'âge de 20 ans, pour tenter d'y puiser quelques clés d'interprétation des nouvelles turbulences du monde. Il n'a pas discuté des heures durant dans une arrière-salle de café pour essayer de comprendre si la « rupture épistémologique » chez Marx, évoquée par Louis Althusser, avait eu lieu en 1847 ou en 1848 : il fait aussi l'aveu qu'il n'a eu qu'une « lecture tardive » des œuvres produites par l'auteur de *Pour Marx* (1972).

Puisque Karl Marx ne l'a donc pas



Karl Marx vers 1880.

« habité » dans sa jeunesse, puisque après l'heure des certitudes il n'a pas connu celle du doute, on en deviendrait presque soupçonneux.

S'il se lance dans une aventure aussi inattendue, n'est-ce pas par une sorte de coquetterie intellectuelle qui l'amène à traiter de sujets sur lesquels on ne l'attend pas ? Par une sorte de provocation, comme pour prouver qu'il sait aussi « s'encanailler » ? Après tout, en certains scénarios très parisiens et pas toujours de gauche, peut-être est-il du dernier chic de faire mine de redécouvrir Marx, comme d'autres se donnent le grand frisson en votant Besancenot !...

Et pourtant les moqueries ou les présupposés n'y changent rien : quelles que soient les arrière-pensées de l'auteur, réelles ou supposées, il ne

prête le flanc à aucune de ces critiques. C'est de Marx qu'il parle, du début du livre presque jusqu'à la fin. Pas de ses états d'âme à lui, non, de Marx seulement : du Marx jeune hégélien de gauche jusqu'au Marx de la maturité, qui écrit *Le Capital* (dont le premier livre est publié en 1867), de sa vie de proscrit et de ses combats intellectuels et politiques.

En bref, le lecteur soupçonneux en reste pour ses frais. Cherche-t-on une outrance ? Veut-on relever une mauvaise interprétation de l'œuvre ? Page après page, pense-t-on trouver les clichés ou les caricatures, sur la pensée de Marx ou sur sa vie privée, qui ont si souvent émaillé les récits faits sur lui ? Peine perdue ! Prenant à revers le lecteur qui s'attend à une biographie partielle ou biaisée, Jacques Attali dresse une

belle biographie de Marx, méticuleuse et rigoureuse, qui donne à réfléchir sur les mutations du monde, celui d'hier mais tout autant celui d'aujourd'hui.

Avançant dans l'ouvrage, on en vient même à faire à l'auteur un reproche inverse : pourquoi diable s'en tient-il si strictement au cahier des charges qu'il s'est fixé, celui de retracer la vie de Marx ? Pourquoi ne s'attarde-t-il pas sur la seule question qui vaille : quelle est l'actualité de la pensée de Karl Marx ? Les concepts qu'il a mis au point, dont celui de la plus-value, ont-ils encore une quelconque utilité ?

QUELLE POLITIQUE ?

Pour être honnête, Jacques Attali n'étudie pas totalement la question et consacre quelques pages de son dernier chapitre à ces interrogations. Mais l'inhibition a-t-elle joué ? Ces pages-là ne sont pas les plus réussies.

Tout juste apprend-on que « la théorie de Marx retrouve tout sens dans la mondialisation », sans que l'on comprenne précisément dans quelle politique concrète elle pourrait s'incarner. En quelque sorte, on reste sur sa faim : si le marxisme originel garde une si grande pertinence, l'auteur n'aurait-il pas dû « revisiter » sa propre vie et ses engagements passés à l'aune de cette révélation, pour convaincre que ce n'est de sa part ni une posture ni un jeu ?

Mais, de cela, faut-il vraiment faire le reproche à l'essayiste ? Sa biographie de Marx donne en tout état de cause envie de se replonger dans le monde intellectuel qu'il décrit. Et, avouons-le, si Jacques Attali ne manque pas de talents, on ne s'attendait vraiment pas à ce qu'il ait également celui-là.

Laurent Mauduit

De la diplomatie

Dominique de Villepin et Michel Barnier préfacent deux ouvrages consacrés aux affaires étrangères

HISTOIRE DE LA DIPLOMATIE FRANÇAISE
Ouvrage collectif.
Présentation de Dominique de Villepin.
Perrin, 1050 p., 39,80 €.

DICTIONNAIRE DES MINISTRES DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, 1589-2004
Ouvrage collectif.
Préface de Michel Barnier.
Fayard, 650 p., 90 €.

Les deux derniers ministres des affaires étrangères avant la nomination du nouveau gouvernement, Dominique de Villepin et Michel Barnier, préfacent, chacun de son côté, deux gros ouvrages consacrés à l'action extérieure de la France. Le premier, une *Histoire de la diplomatie française* ; le second, un *Dictionnaire des ministres des affaires étrangères*. Ces deux livres représentent à la fois une lecture passionnante, une mine d'informations et un instrument de travail.

Parmi les auteurs de ces deux ouvrages collectifs, reviennent les noms des meilleurs spécialistes, Lucien Bély, Georges-Henri Soutou, Laurent Theis, Maurice Vaisse, auxquels il faut ajouter Jean-Claude Allain, Françoise Autrand, Philippe Contamine, Pierre Guillen et Thierry Lentz, pour l'*Histoire de la diplomatie*, chacun ayant une période de prédilection.

On remarquera qu'il exista une diplomatie française avant même qu'il y eût un ministre des affaires étrangères. Le premier cité dans le *Dictionnaire* est Louis de Revol, secrétaire d'Etat chargé des affaires étrangères de 1589 à 1594. Le roi Henri III lui a confié la correspondance avec tous les pays étrangers. En revanche, l'*Histoire de la diplomatie* part du Moyen Age en posant la question : « *Ya-t-il des affaires étran-*

gères dans la France médiévale ? » Le mot « diplomatie » n'a fait son apparition dans la langue française qu'à la fin du XVIII^e siècle, l'adjectif « international » au début du XIX^e. Mais cela n'empêche pas que les puissants du Moyen Age faisaient de la diplomatie sans le savoir.

La liste des titulaires du Quai d'Orsay contient quelques noms inattendus, comme celui de Lamartine, éphémère ministre des affaires étrangères du 25 février au 8 mai 1848. Il avait été auparavant attaché d'ambassade à Naples et deuxième secrétaire à Florence, « *situation enviée moins par son importance politique réelle, qui était très relative, que par la riche vie littéraire et mondaine à laquelle elle donnait accès.* »

Le dernier ministre cité dans le *Dictionnaire* est Dominique de Villepin : « *L'action du ministre passe, selon lui, avant tout par la parole. Pour lui, l'action est d'abord verbe* », écrit l'auteur de sa notice biographique. Le titre – « *L'équilibre et le mouvement* » – que l'ancien ministre des affaires étrangères a donné à sa présentation de l'*Histoire de la diplomatie* illustre sa conception de la politique. Se référant à Talleyrand, il explique « *les convictions qui font battre le cœur* » d'un diplomate : « *L'obsession de l'équilibre contre le chaos, identitaire ou mondial, et, si celui-ci advient, l'acharnement à trouver le salut dans le mouvement.* »

La question posée par Maurice Vaisse dans la conclusion de ce livre est de savoir comment la puissance moyenne qu'est devenue la France peut encore avoir une ambition mondiale. Le verbe ne suffit pas. Michel Barnier croit à la « *mutualisation* » des forces au sein de l'Europe intégrée, mais le récent référendum a aussi donné un coup d'arrêt à cette politique.

Daniel Vernet

La lucidité politique de Spinoza

Le dernier écrit du philosophe, interrompu par sa mort en 1677, porte des jugements aigus sur les Etats et les puissants

TRAITÉ POLITIQUE (Tractatus philosophicus) de Spinoza.
Texte établi par Omero Proietti.
Traduction (du latin), introduction et notes de Charles Ramond,
PUF, « Epiméthée », 392 p., 35 €.

Il vaut mieux ne pas commencer par la fin ! Les dernières lignes du *Traité politique* de Spinoza sont accablantes de misogynie : « *Il ne peut se faire sans grand dommage pour la paix qu'hommes et femmes gouvernent à parité.* » Piètre consolation : c'est par accident, non par choix, que l'œuvre s'interrompt sur ces mots. Le traité est inachevé. Œuvre ultime entreprise par Spinoza, rédigée de 1675 à 1677, elle a été interrompue par la mort. A la densité du style et de la pensée, coutumière à ce philosophe, s'ajoute une sorte d'aboutissement, qui le conduit à résumer ou à repenser de larges pans des œuvres antérieures.

Car ce *Traité politique* a pour ambition d'embrasser l'ensemble des questions soulevées par le pouvoir, les types d'Etat, la paix civile, la sécurité et la liberté de pensée. Alors que le volumineux *Traité théologico-politique*, publié en 1670, portait sur une seule question, celle de la liberté de philosopher, ce texte aborde les principes mêmes du politique avant d'analyser les trois modèles classiques de Constitution (monarchie, aristocratie, démocratie). Comme toujours, seule la lucidité importe à Spinoza – il faut entendre par là la volonté de regarder la réalité, et de la comprendre plutôt que de la juger : « *J'ai tâché de ne pas rire des actions des hommes, de ne pas les déplorer, encore moins de les maudire – mais seulement de les comprendre.* » Les analyses conduites par l'*Ethique* servant de point d'appui, Spinoza les condense et les éclaire de manière lumineuse.

On partira donc du constat que les hommes ne sont pas bons. Ils ne sont généralement pas conduits par la raison, mais d'abord par leurs

affects, par la peur ou la haine, le désir de gloire et de richesse. Dès lors, on ne saurait attendre l'arrivée de dirigeants vertueux pour que s'améliore un régime politique. Au contraire : il appartient aux institutions de contraindre les hommes à la vertu. Si elles en sont incapables, elles sont mauvaises.

Ce réalisme de Spinoza se retrouve également dans sa manière d'assimiler le droit et la puissance, et dans sa façon de considérer que l'expérience de l'histoire a d'ores et déjà épuisé tous les cas de figure possibles en politique. Voilà déjà quelques raisons de découvrir ou de relire ce traité. Il fut pourtant longtemps négligé, et reste encore aujourd'hui moins lu que les autres œuvres de Spinoza.

LES BONS SONT RARES

Cette édition propose un texte nouveau, établi avec beaucoup de rigueur, rectifié sur de nombreux points et doté d'un remarquable appareil critique. Si l'on y ajoute la traduction et les notes, rédigées avec la collaboration du grand spécialiste Alexandre Matheron, la bibliographie et le glossaire, ce tome V des *Œuvres* de Spinoza, sous la direction de Pierre-François

Moreau, est un travail collectif digne des précédents volumes de cette remarquable entreprise.

Au fil de la lecture, on est saisi par l'ironie involontaire de certains passages. Ainsi, à propos de la monarchie et des risques qui lui sont inhérents, Spinoza écrit : « *Il est certain en outre qu'une Cité est toujours plus menacée par ses citoyens que par ses ennemis : car ceux qui sont bons sont rares. D'où vient que celui à qui est déferé le droit tout entier de l'Etat craindra toujours les citoyens plus que ses ennemis, et que par conséquent il s'efforcera, quant à lui, de se garder, et quant à ses sujets, non pas de veiller sur eux, mais de leur tendre des pièges – surtout à ceux que leur sagesse rend illustres, ou que leur fortune rend puissants.* »

Ce diagnostic ancien paraît toujours d'actualité, surtout dans nos systèmes démocratiques qui sont devenus, à l'Est comme à l'Ouest, dans les faits des sortes de « démocraties ». On pourrait facilement dresser une liste des affaires qui, au cours des cinquante dernières années, illustrent ces propos. Ils se trouvent, à peu près, au milieu du livre VI. Mieux vaut commencer par là que par la fin.

Roger-Pol Droit

UNE ÉPOQUE DE TRANSITION
Ecrits politiques 1998-2003
(Zeit der Übergänge. Kleine Politische Schriften IX)
de Jürgen Habermas.
Traduit de l'allemand par Christian Bouchindhomme,
Fayard, 408 p., 20 €.

La « période de transition » que couvre ce volume d'écrits politiques n'aura pas été tendre pour Jürgen Habermas. Depuis longtemps le cadre politique de son travail se fonde sur des notions telles que l'« éthique de la discussion », l'« agir communicationnel » et le « patriotisme constitutionnel ». Or, dit-il par exemple dans un échange intitulé « *Fondamentalisme et terreur* », « *depuis le 11-Septembre, je ne cesse de me demander si, au regard d'événements d'une telle violence, l'ensemble de ma conception de l'activité orientée vers l'entente (...) n'est pas en train de sombrer dans le ridicule.* »

Pourtant, le successeur d'Adorno et Horkheimer, donc adepte d'une philosophie ouverte aux sciences sociales et résolue à « penser l'événement », ne se dérobe pas à l'épreuve. Ce faisant, il donne le meilleur de ce qu'on peut attendre d'un intel-

lectuel à la fois généraliste et expert : une analyse informée au plus près des problèmes de l'heure, dont l'argumentaire nourrit la discussion plutôt qu'elle ne la tranche.

L'engagement constant d'Habermas dans « le monde de la vie » a des racines philosophiques qui sont ici explicitées. Elles renvoient, entre autres, au pragmatisme américain de John Dewey remis à l'honneur par l'ami de Habermas, l'Américain Richard Rorty. Contestant le schéma platonicien qui veut que le monde de l'« opinion » et de l'agir soit un monde inférieur à la sphère séparée des Idées, le philosophe pragmatiste observe la vérité dans l'action et l'« être au monde ».

De fait, une impression générale domine ce troisième recueil de contributions politiques traduit en français : bien des expériences historiques qui constituaient un contexte donnent des signes d'épuisement et entraînent des modifications dans la théorie.

LE BAIN ACIDE DE LA DISCUSSION

Ainsi les acquis de la lente acclimatation de l'Allemagne à la démocratie au sortir du nazisme, le legs d'une République fédérale dont la modestie est parfois regrettée, la lente intériorisation de la mémoire d'Auschwitz incarnée par la longue querelle autour du Mémorial de l'Holocauste à Berlin, se voient remis en question par une génération d'auteurs qui, de Martin Walser à Peter Sloterdijk, semblent considérer la retenue démocratique comme une « *barrière de tabou* » insupportable aux jeunes générations.

Le rejet par les Européens d'une Constitution seule à même, selon lui, de les former en tant que peuple – et dont Habermas était un partisan affirmé – pourrait aussi mettre à l'épreuve sa lecture du présent comme d'une ère « *post-nationale* » (l'unification du Vieux Continent préfigurerait le triomphe d'une conception « *cosmopolitique* » de la politique). Enfin, le progrès des biotechnologies remet dans l'air du

temps un « *eugénisme libéral* » qu'il s'agit, pour Habermas, de repousser à l'aide des principes démocratiques et non en prônant un retour à la tradition.

Peut ainsi émerger ce qui, chez Habermas – réticent à toute « *esthétisation du politique* » et adepte de la « *conversation institutionnalisée* » –, avait été laissé à l'arrière-plan : les formes symboliques, les rituels civiques, bref, sans pour autant renoncer au « *bain acide* » de la « *discussion publique* », à tout ce qui nourrit les valeurs que la politique met en forme.

Jürgen Habermas s'amuse de l'idée qu'on pourrait repérer chez lui un « *tournant néoconservateur* ». S'il condamne la pratique du clonage, n'est-ce pas au nom de la liberté ? Ainsi, ce qui serait endommagé avec le clonage est, selon lui, « *la symétrie fondamentale des relations réciproques entre sujets de droit libres et égaux* ». Car un clone se retrouverait dans la situation inédite d'être asservi jusque dans sa chair à la programmation intentionnelle de son créateur, donc à la volonté d'autrui – programmation avec laquelle il lui serait, à la différence de ce qui se passe pour l'obéissance aux parents, impossible de rompre.

De même Habermas a-t-il lancé un dialogue, sans concession excessive, avec le monde des croyants, naguère avec le futur pape Benoît XVI et ici avec l'« autre bord » en la personne de l'Américain Eduardo Mendietta, marqué par la théologie de la Libération. Si Jürgen Habermas affirme s'en tenir à son « *athéisme méthodologique* », il juge la traduction possible entre les langages hérités d'univers hétérogènes (religieux et philosophique), dans la mesure où « *la foi moderne est devenue réflexive* » et pour autant qu'elle admette, sans sombrer dans le relativisme, le pluralisme des croyances. La voie d'une modernité démocratique est peut-être plus étroite, Habermas n'en poursuit pas moins le chemin.

Nicolas Weill

ZOOM



LE DÉMANTÈLEMENT DE L'ÉTAT DÉMOCRATIQUE, d'Ezra Suleiman
Si l'une des sources de la démocratie est l'efficacité, la réduction et le dénigrement

du rôle de l'Etat semblent une curieuse voie pour l'obtenir. Tel est le paradoxe que le politologue américain tente de dénouer. L'une des idées centrales : la bureaucra-

tie « *impersonnelle* », telle que le sociologue Max Weber en avait défini le modèle au début du XX^e siècle, déclinerait dans nos sociétés au profit d'une administration de plus en plus politisée, voire privatisée. N. W. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par William Olivier Desmond, Seuil, 402 p., 24 €.

LES RELIGIONS DE LA POLITIQUE. Entre démocratie et totalitarismes d'Emilio Gentile
L'historien du fascisme, professeur à La Sapienza de Rome, explore les

Historienne et biographe, elle livre un sixième roman, où elle se joue de l'autobiographie, des faux-semblants et des fantasmes

Dominique Desanti au miroir du roman

Dans le vaste et lumineux séjour où Dominique Desanti accueille son visiteur, ils sont là. Chats de papier, de bois, de porcelaine, présence discrète, protectrice, autour de celle qui, au-delà de son regard gris bleu, semble partager bien des traits avec cet animal. Chaleureuse, malicieuse, secrète... et libre d'entraîner son interlocuteur dans un subtil cache-cache.

Ainsi, quand on l'interroge sur le caractère autobiographique de son nouveau roman, *Les sorcières sont des miroirs* (éd. Maren Sell, 332 p., 18 €), Dominique Desanti répond, sans détour : « Non, je ne crois pas. D'abord, parce que j'ai écrit mes *Mémoires* et un livre d'entretiens avec Touki [Jean-Toussaint Desanti] (1). Ensuite, parce qu'avec ce roman, j'avais décidé de me quitter et de laisser vagabonder les fantasmes. »

Reste que lorsqu'on évoque les amours multiples ou le passé de résistante et de communiste d'Antonia, l'une des héroïnes principales, Dominique Desanti avoue quelques jeux, en insistant sur le caractère déformé des reflets de ces miroirs bombés qu'on appelle sorcières, avant d'ajouter : « On n'est jamais maître du fantasme, surtout moi, en matière romanesque. Contrairement à la biographie, je suis sans contraintes. Je me défoule et laisse courir l'inconscient. Les personnages viennent alors tout seuls, sans modèle. »

« Inconsciemment autobiographique » donc, et en cela offrant une formidable traversée du siècle dernier jusqu'à nos jours, *Les sorcières sont des miroirs* est surtout un livre foisonnant de personnages finement ciselés, tout en nuances et en ambiguïtés ; et aussi riche en rebon-

dissements les plus divers, à travers lesquels le roman intime, psychologique et historique se fait aussi roman social et de mœurs. Mais, là encore, quand on lui fait remarquer cet entrecroisement des genres qui est une constante dans son œuvre, elle rétorque, entre deux volutes de fumée : « Tout ceci est involontaire. »

Preuve en est l'origine de ce livre. « Au début, je pensais qu'il tournerait entièrement autour de la peinture. L'histoire des faussaires m'est venue après mon livre sur Sonia Delaunay (2) et la rencontre avec un peintre russe qui m'a avoué faire des copies dont il savait très bien qu'elles seraient vendues pour des originaux. Les sorcières... devait donc être une histoire de faux-semblant que l'on prend pour de l'authentique comme en matière de sentiments... »

Si le parallèle semble facile, encore faut-il savoir le développer, sans artifice, ni pesanteur démonstrative. Et c'est là, sans doute, que réside l'art de la romancière de construire, dans le miroir des êtres et des passions, de la petite et de la grande histoire, une intrigue aussi subtile que complexe, où le hasard a la part belle.

A l'image d'un trio de personnages (son motif de prédilection) où domine Antonia. Ancienne clarinetiste nomade, devenue psychanalyste après un accident, elle exerce à présent pour une association d'aide



HENRI LAM DUC POUR « LE MONDE »

aux plus démunis où elle a fait la connaissance de Laurent. Ce jeune praticien, aussi secret que mystérieux, ne tarde pas à troubler cette octogénaire dont l'existence se partage entre le sage et philosophe Fabien, biologiste de renommée mondiale – son amant depuis plus de quarante ans – et le souvenir du Chevalier, défunt amour, pour lequel elle tient son journal.

Alors qu'Antonia a décidé de mettre en sourdine sa vie affective, le hasard met sur sa route Ludovine, la fille de son ancienne amie de jeunesse et d'engagement. Abandon-

née enfant par sa mère, cette restauratrice d'art, fouguese et passionnée, tente de reconquérir son fils qu'elle avait délaissé vingt ans plus tôt pour suivre un artiste slave. Quand elle s'éprend à nouveau d'un peintre russe, copiste d'un galeriste qui vient d'être assassiné.

Plus que dans l'intrigue policière qui pimente le récit, c'est bien dans l'enchevêtrement de ces trois vies, où les blessures, les passions, et les fractures de l'Histoire se reflètent et révèlent chacun des êtres à eux-mêmes, que réside le cœur de ce roman. Un roman émouvant, pro-

fond, charnel, sur l'amour, le désir, la filiation, dont les ressorts intimes et les secrets ne seront dévoilés qu'aux ultimes pages. Ou presque. Car, comme le dit en souriant Dominique Desanti : « Chaque individu porte en lui un secret qu'il ne révèle jamais totalement... sauf peut-être dans l'écriture. »

Christine Rousseau

(1) *Ce que le siècle m'a dit* (Plon, 1998) ; *La Liberté nous aime encore* (éd. Odile Jacob, 2001).

(2) *Sonia Delaunay, magie magicienne* (Ramsay, 1988).

Une vingtaine de livres

Fille d'un émigré russe, Dominique Persky n'a pas 20 ans lorsqu'elle épouse, en 1938, le philosophe Jean-Toussaint Desanti (mort en 2002). Résistant, ce « couple d'influence » adhère au Parti communiste avant de rompre avec lui au milieu des années 1950. Sur cet engagement, l'ancienne journaliste à *L'Humanité* écrira notamment *Les Staliniens* (Fayard, 1975). Historienne, biographe, romancière, féministe, Dominique Desanti a écrit une vingtaine de livres, dont des biographies de Flora Tristan (Hachette Littératures, 1978), Drieu la Rochelle (Flammarion, 1972) ou Robert Desnos (Mercure de France, 1999) ; et six romans dont *Un métier de chien* (Flammarion, 1971), *Rue Campagne- Première* (Lattès, 1987) ; *Les Années passion* (Presses de la Renaissance, 1992).

Philippe Gardy, poète et professeur de littérature occitane

« Bernard Manciet a trouvé dans les marges la plus grande liberté »

Tandis que paraissent de nouveaux titres de Max Rouquette et que Bernard Lesfargues reçoit le prix Joan-Bodou, la disparition de Bernard Manciet (*Le Monde* du 7 juin) permet de repenser la pla-

ce de la littérature occitane. Philippe Gardy, qui l'enseigne à Bordeaux et à Montpellier (il dirige aussi chez l'éditeur catalan Trabucaire la collection « Près d'occitana », en propose une juste réévaluation.

Comment caractériseriez-vous la poésie de Manciet, la singularité de sa langue ?

Manciet, comme Max Rouquette, a adopté une posture d'écrivain un peu particulière. Il n'a pas pu faire autrement que de s'isoler de la « république mondiale des lettres ». Très cultivé, féru de lettres latines et grecques, il a très tôt pris la décision d'écouter les rumeurs du monde à partir du lieu où il était né : la Grande Lande et les villages de Sabres ou de Trensacq, où il a passé une grande partie de son existence.

Pour que ce retrait soit le plus radical, le plus risqué possible, Manciet l'a assorti de la décision de s'exprimer d'abord en occitan et, plus précisément, dans le gascon qu'il avait entendu et pratiqué dès son plus jeune âge. Ces choix décalés n'expliquent pas tout mais ils sont à la fois l'origine et le matériau d'une œuvre qui n'a jamais cessé d'en explorer les ressources. Poète, romancier, nouvelliste, dans ses livres ou sur scène au côté de Bernard Lubat ou de Michel Portal, Manciet invente un langage. Et ce langage, attentif aux multiples voix

d'autrefois et d'aujourd'hui, passe tout ce qu'il sait capter au filtre du gascon de la Lande. Parce que là se trouve le souffle originel, l'impulsion qui porte l'écriture à se renouveler sans relâche. Et parce que ce souffle toujours renaissant peut aussi bien dire la fin des temps, dans un vaste ensemble poétique tel que *l'Enterrement à Sabres*, remis sur le métier pendant quinze ou vingt années, que ces autres apocalypses qui résonnent dans *Le Dire de Guernica* ou *Pour l'enfant de Bassora*.

Ecrivain gascon, il doit à sa langue de n'avoir pas été reconnu à sa juste valeur dans l'histoire littéraire nationale.

Manciet s'est volontairement placé sur les marges les plus éloignées du champ littéraire national. Il a trouvé dans cette position excentrée la plus grande liberté dont un écrivain peut souhaiter bénéficier, mais sa notoriété en a bien sûr beaucoup souffert. René Nelli, il y a plus de trente ans, voyait en lui un « monstre d'originalité ». On l'a qualifié de « solitaire », de « sanglier de la Lande », d'« Homère ou de Virgile gascon... Ces comparaisons sont

révélatrices de la difficulté qu'il peut y avoir à définir une œuvre qui échappe et dérouté. Par sa langue, bien entendu, mais aussi et d'abord par le fait qu'elle ne ressemble à rien de connu. Dans l'histoire littéraire française, cette œuvre protéiforme explore les failles, les contradictions, les lieux de tension. Manciet faisait l'éloge de la déchirure ou du pli plutôt que de la surface lisse.

L'irrégularité lui faisait office de ligne de conduite. Manciet serait à ranger au nombre de ces grands irréguliers qui, mine de rien, bouleversent notre regard sur le monde.

Manciet fut aussi l'un des piliers de la revue *Oc*.

Jusqu'à sa mort, Manciet a été l'animateur d'une revue littéraire occitane qui était née en même temps que lui, au début des années 1920. Son arrivée à la direction d'*Oc* pourrait apparaître en contradiction avec sa position de solitaire des lettres. Pourtant, cette tâche l'a beaucoup occupé, et nombreux sont ceux dont la vocation littéraire est née ou s'est précisée à son contact. Il croyait aux vertus de l'exigence. Ceux qui l'ont approché ont

tous fait l'expérience de son jugement tranché, parfois brutal ou ironique. *Oc*, pour Manciet, était une manière d'atelier, un lieu de rencontres, de confrontations et d'avenir.

Comment l'œuvre de Manciet est-elle lue aujourd'hui ?

Si Manciet a pu bénéficier, depuis dix ou vingt ans surtout, de lecteurs fervents, essentiellement grâce à Claude Rouquet et aux Editions de l'Escampette, son œuvre demeure largement méconnue. Manciet a traduit lui-même en français sa poésie. Ses romans (*Le Jeune Homme de novembre* ; *Hélène*) et ses nouvelles (*Jardins perdus*) ont été traduits par les soins surtout de Guy Latry. Mais beaucoup reste à faire pour des écrivains comme lui, confinés dans une marginalité qui tient au choix de leur langue et, d'abord, aux images négatives qui s'y attachent.

Propos recueillis par Philippe-Jean Catinchi

(1) Edition bilingue, éd. Fédérop [Le Pont du Rôle, 24680 Gardonne], « Paul Froment », 112 p., 12 €.

(2) Traduit par l'auteur, éd. Trabucaire, 266 p., 15 €.

Voyager avec James Joyce, Malcolm Lowry, Paul Morand, Marcel Proust, Stefan Zweig...

NATHALIE H. DE SAINT PHALLE

HÔTELS LITTÉRAIRES

VOYAGE AUTOUR DE LA TERRE

DENOËL

Plus qu'une simple évocation des lieux, c'est un voyage en littérature.

Du sang sur les pages

Suite de la première page

L'essai d'Alexandre Lacroix se place sous l'invocation d'Anthony Burgess, qui, après l'assassinat et le viol de sa femme, a écrit *Orange mécanique* pour se mettre à la place du meurtrier, non pour l'absoudre ou le condamner mais pour le comprendre, pour savoir comment cet acte était socialement possible. Mais c'est évidemment chez Dostoïevski et son personnage de Raskolnikov, l'assassin de l'affreuse usurière dans *Crime et châtiment*, qu'il trouve, aussi avec le juge d'instruction Porphy-

re, l'illustration pure des trois étapes du crime qui structurent son essai : la préparation, l'exécution, l'expiation. Lacroix affirme que la littérature apporte une contribution décisive à la compréhension de la personnalité criminelle et qu'elle ajoute ainsi aux discours judiciaire et scientifique (criminologie, criminalistique), prétendument objectifs, une expérience sensible, à défaut d'être toujours vécue, de l'acte criminel.

Pour un Lacenaire, un Pierre Rivière, un Althusser, qui lient en définitive crime et œuvre, combien de Thomas Hardy (*Tess d'Urberville*), de Gide (*Les Caves du Vatican*), de Faulkner (*Sanctuaire*), de Genet (*Querelle de Brest*), de Truman Capote (*De*

sang froid) pour épouser le crime dans l'imaginaire plutôt que de s'y livrer pour de bon. C'est à la visite d'une galerie de meurtres accomplis dans les pages qu'il invite Lacroix. Ainsi Martin Plunckett, dans *Un tueur sur la route*, de James Ellroy, taille en morceaux des filles pour alimenter son « cinéma mental ». Ainsi Lafcadio, dans *Les Caves du Vatican*, se cherche dans un train un quidam innocent à précipiter dans le vide pour réussir l'acte gratuit. Ainsi Paul Hilbert, dans *Erostrate*, de Sartre, qui va accomplir « l'acte surréaliste le plus simple » (Breton), tirer au hasard dans la foule.

Mais les plus fascinants sont peut-être les criminels bien réels dont la

littérature s'empare pour en faire des héros d'une tragédie absurde, comme Perry Smith et Dick Hickock qui massacrèrent pour rien une famille de fermiers du Kansas et que Truman Capote suit, de leur procès à leur exécution, pour en faire ce chef-d'œuvre : *De sang froid*. Ou ces meurtriers par suicide à deux, Kleist entraînant dans la mort Henriette Vogel, son innocente amoureuse, et Oshamu Dazai se noyant avec une jeune veuve. Enfin, le plus interloquant de tous, William Burroughs, qui tue sa femme d'une balle dans la tête en jouant à Guillaume Tell, et qui finit par avouer que sans ce meurtre il n'aurait jamais écrit.

Michel Contat